

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

LOURDES SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ 1992

Le dernier pèlerinage organisé par l'Association Nationale pour les Rassemblements et Pèlerinages des Anciens Prisonniers de Guerre (A.N.R.P.A.P.G.) a eu lieu dans la cité mariale du 16 au 19 juin 1992.

On a quelque peine à admettre qu'il s'agissait là du dernier pèlerinage représentatif des Anciens P.G. — comme si, en les noyant dans la masse énorme des Anciens Combattants, nationaux et internationaux, on avait hâte d'ôter leur différence...

Certes, l'heure est d'apparence aux grands ensembles politiques, économiques, culturels et même... religieux ! Mais le paradoxe est de voir ces tendances centralisatrices battues en brèche par les revendications identitaires et les particularismes... Individus, groupes et peuples se savent et se veulent reliés à un passé inaltérable et irremplaçable. Les associations comme la nôtre n'échappent pas à cette règle.

Il y a sans nul doute de très bonnes raisons à la suppression de l'activité de l'A.N.R.P.A.P.G., elles ne nous ont pas été dites expressément. Et l'impression demeure qu'on eut pu attendre encore un peu de temps : l'affluence était relativement nombreuse et les signes du vieillissement des participants moins évidents qu'on se plaît à le dire. Pour ne parler que des P.G. eux-mêmes, beaucoup, par leur allant et leur bonne humeur, montraient qu'ils ne se sentaient pas hors-course... et ils avaient bien raison.

Comment désormais se reconnaîtront-ils entre eux dans le charroi d'un pèlerinage militaire global ? La mort de cette organisation devait-elle préfigurer aussi directement celle, ...attendue, de ses nombreux « ressortissants » ? L'inverse eut mieux valu...

En ce jour du 16 juin 1992, l'A.N.R.P.A.P.G. a donc passé le relais au Diocèse des Armées et à l'Aumônerie militaire. Les « instruments de ratification » ont été officiellement échangés par les responsables des deux parties, en présence des autorités civiles, militaires et religieuses, sur le kiosque qui jouxte le Palais des Congrès. De brefs discours circonstanciés furent prononcés de part et d'autre, s'efforçant dans un louable effort de volonté de relier le passé de l'organisation à son devenir au sein d'un ensemble nouveau, lequel se veut lien de mémoire de l'histoire militaire de la France et de tous ses soldats. La présence sur ce podium des enfants des écoles de Lourdes traduisait par ailleurs le souci de relier légitimement les différentes générations. Afin que nul n'oublie, et pour qu'au nombre des valeurs suprêmes la défense de la liberté soit toujours la première.

L'aubade par la Musique de la 11^e Division aéroportée de Toulouse, les chants des écoliers et le traditionnel dépôt de gerbes au Monument aux Morts devaient marquer cette première journée. Un lâcher de pigeons et un envol de ballons porteurs de message égayèrent pour un moment le ciel pyrénéen devenu soudain orageux.

J. TERRAUBELLA
(Pau).

NOTA. — La pose des panneaux ou pancartes des différents stalags ne sert pratiquement à rien si elle intervient après que la foule se soit installée au gré de ses préférences ici ou là...

J'ai pourtant été heureux de retrouver quelques-uns de nos adhérents — il y en avait certainement beaucoup d'autres, mais comment les repérer ? —, tels : Langlais et Madame, de Clermont-Ferrand, Druiolle, de la Corrèze ; Retailaud, de Loire-Atlantique (copain de R. Verba) ; Colin (prénom ?) ; Poudevigne Jean, de l'Ardèche — un gars aussi haut que le général que vous savez ; Weber Jean et Madame, de Meurthe-et-Moselle.

Le jeudi 18, en compagnie du Palois Pierre Darot, je retournai à Lourdes, espérant y faire plus ample moisson... puisque c'était, au dire du programme, jour de détente. J'eus beau chercher, rien... ou presque. Au coin d'une rue, le hasard me fit rencontrer Jean Declercq et Madame, du VB et de Juan-les-Pins — très sympathiques et amicaux... mais trop brève rencontre. Peu après, c'était le jovial Benoît Dunand, du XB et de Pierre-Bénite, et deux ou trois Vosgiens anonymes.

Pourquoi avoir ainsi dérogé à une habitude pourtant bien ancrée : prévoir et indiquer clairement la possibilité d'une rencontre inter-stalags, informelle et libre, à la prairie par exemple ? Le plaisir qu'on y prend est plus grand qu'on ne croit !

Mais vaines aujourd'hui ces récriminations, allez fermez ! On reste triste de ce Lourdes-dernière...

J. T.

LE PROCHAIN NUMÉRO DU LIEN
PARAITRA LE 15 OCTOBRE

Les initiales C.F. qui signent ce récit sont celles de M^r Charles François, notaire honoraire à Pont-à-Mousson, aujourd'hui décédé. Nous devons à sa fille l'autorisation de publier cet exposé-histoire particulièrement documenté et parfois riche d'humour. Que M^{lle} François en soit respectueusement remerciée.

Homme érudit et historien local, M^r François a laissé de nombreux cahiers retraçant l'histoire anecdotique de la ville. Une sérieuse documentation que ceux qui la détiennent conservent précieusement.

Rapatrié en avril 1941 parce que père de six enfants,

Etre capturé est déplaisante aventure, et tout combattant fait de son mieux pour y échapper, comme dans son jeune temps au jeu des gendarmes et des voleurs ; mais parfois le coup de filet est tellement serré que ceux qui veulent tenir jusqu'au bout sont pris dans les mailles. C'est ce qui est arrivé à pas mal de nos bons camarades en l'an de disgrâce 1940.

Pour ma part, cueilli en Bretagne, avec des débris de la Première Division d'Infanterie Nord-africaine, je fus expédié sur la Silésie après un curieux périple par la Hollande. On nous parqua tout d'abord au camp de Lamsdorf, sur un plateau où les sapins ont bien du mal à vivre, dans des baraquements du modèle universellement connu, sinon apprécié. Epouillement par séries de cinquante nudistes intégraux, étranges feuillées permettant les dissertations au coude à coude ou en vis-à-vis, fouilles réitérées à la délectation des allemands. La nourriture, du genre eau de vaisselle, était apportée dans d'énormes baquets ayant apparemment servi à d'autres usages.

Un seul souvenir marquant de ce camp : nous avions comme voisins, à quatre-vingts mètres, séparés par des fils de fer, un camp de soldats anglais ; chaque soir, un fort contingent de ceux-ci se massait à la limite, et chantait la « Marseillaise » et l'hymne anglais, que nous écoutions religieusement, et acclamions. Puis les Tommys se livraient sur un échafaudage très opportun à des scènes de music-hall, imitant notamment Hitler avec sa mère et ses rauquements de gosier, sous les hurlements de joie de l'assistance. Les Allemands, à leur habitude, n'ont compris que le troisième jour, et cela s'est terminé par la distribution de coups que l'on devine.

Nous ne fimes pas long feu sur ce morne plateau : on nous conduisit d'abord — délicate attention — devant le cimetière des prisonniers français morts en ce lieu en 1812, 1870 et 1914 ; sur le monument érigé au bord de la route il restait assez de place pour inscrire au moins deux guerres.

Ce fut ensuite dans une petite gare perdue l'embarquement dans des wagons à bestiaux, soixante-quatre par wagon, ce qui constituait avant Auschwitz un record ; conditionnement d'air et petits besoins autorisés seulement par les fentes destinées aux huit chevaux en long.

OBERLANGENDORF

On nous amena cahin-caha à Oberlangendorf, à quelques kilomètres des sources de l'Oder, dans un joli pays, à 800 mètres d'altitude, rappelant les Vosges, et nous nous installâmes, à l'effectif de 700, dans un grand bâtiment qui fut successivement résidence épiscopale, séminaire, colonie de vacances ; un bel escalier du XVIII^e, et dans la cour un amour de vieille pompe morave, ravirent les connaisseurs ; les pièces étaient bien entendu bourrées de couchettes superposées, fabriquées à la hâte, avec de si petites planchettes de fond que le moindre retournement vous projetait sur le locataire du dessous. On arrivait avec l'habitude à s'excuser mutuellement au premier craquement et dés avant la chute, tant nous étions courtois : « Mille pardons ! » — « Mais je vous en prie ! ».

Une chapelle dépendait du camp, timbrée aux écus des Chevaliers teutoniques, et dédiée à Sainte Elisabeth de Hongrie ; nous y accédions le dimanche en traversant un fort réseau de barbelés, et numérotés par de nombreux argousins.

Le premier jour de notre arrivée, une splendide jeune fille se présenta à la grille du petit jardin et nous siffla la « Marseillaise » ; à 1.000 kilomètres de chez soi, cela est très réconfortant, mais il lui en coûta trois mois de prison.

La population, tchéco-slovaques annexés depuis deux ans par Hitler, était sympathique, tout au moins dans la mince mesure où nous eûmes des contacts ; la sortie hors camp ne fut autorisée, après d'interminables palabres avec des délégués suédois et suisses, que tous les quinze jours, par paquets de quarante, avec encadrement d'hommes en armes et refoulement des civils dans leurs demeures : en somme une vraie procession de lépreux.

Certain jour — cela n'arriva qu'une fois —, trois vieux Moraves vinrent en corvée dans la cour ; l'un d'eux me tint un discours que je lui fis répéter soigneusement : il disait exactement ceci : « Vive la France ; chassez le germain ! ». Au moment où l'Allemagne était à son apogée, cela faisait rudement plaisir.

Il n'oublie pas ceux restés en captivité et favorisa la mise en place, dans la ville, de l'œuvre destinée à aider les prisonniers et leurs familles. Il fut aussi l'organisateur de la résistance dans le secteur à partir de 1942. En 1944, l'organisation devint « Forces Françaises de l'Intérieur ». Elle s'étendait à six cantons et cent vingt-deux communes. Parallèlement, avec ses combattants « de l'ombre », de belles actions furent entreprises sous son commandement, entravant, par une lutte acharnée, les communications ennemies.

Pierre DURAND (V B).

UNE UNIVERSITÉ

Nous créâmes bien entendu une Université, avec le concours d'une douzaine de camarades prisonniers, éminents professeurs d'Universités ou maîtres en Sorbonne, et chacun put remettre à neuf son éventail de toutes connaissances ; les marins, qui représentaient la moitié du camp, firent des causeries sur les mers lointaines ; le soir nous étions consternés de voir supprimer la lumière : on n'avait pas une minute à soi.

Les Allemands, inquiets de ce déversement de science, et qui avaient ordre d'écouter nos propos, désignaient un officier pour assister à certaines conférences. Comme il ne tenait que cinq minutes avant de s'endormir aux commentaires sur Montaigne ou sur le Roman de la Rose, cela nous gênait peu ; jusqu'au jour où, pendant son sommeil, nous transformâmes en tire-bouchon le poignard à poignée de fausse nacre dont s'enorgueillissait un de ces guerriers, ce qui provoqua un beau tapage.

La bibliothèque attendit longtemps avant d'être bien garnie ; il arriva de France, au début de 1941, un colis de cent ouvrages, mais il s'agissait de cent « Madame Bovary ».

UNE CRÈCHE

Début décembre 1940 nous convinmes de faire une crèche, qui nous prit un mois de travail ; les architectes et les décorateurs du camp montèrent avec des débris de colis trois ensembles, un paysage de Palestine, un autre des Saintes Maries de la Mer, avec de ravissantes maisonnettes, et notre propre camp ; les électriciens firent des prodiges d'éclairage avec de vieilles boîtes de conserve, et chaque prisonnier s'escrima pour tailler les cent santons nécessaires, en y cassant les lames des pauvres canifs de moins de cinq centimètres qu'avaient bien voulu nous laisser les Allemands.

Mais quelle splendeur, le jour venu ! Le vieil aumônier de l'Ordre teutonique qui habitait le village obtint d'enlever la crèche pour la présenter à ses ouailles dans les jours qui suivirent Noël ; nous l'avions souligné d'une pancarte mentionnant en lettres gothiques que les officiers prisonniers avaient façonné ces petits personnages en songeant à leur patrie et à leurs familles. En deux jours, 3000 personnes des environs défilèrent, paraît-il, devant notre belle crèche, et constatèrent que nous n'étions pas les ignobles mécréants décrits à l'extérieur. Aussi, le troisième jour, le commandement du camp, furieux, nous rejeta les caisses avec nos santons quelque peu cabossés.

LES CONTRAINTES

Nous avions décidé de ne pas saluer les officiers allemands, fort rustauds, à l'exception du commandant du camp, le Colonel von Villamovitch-Lampsdorf, de la famille du grand musicien, homme courtois, et qui d'ailleurs nous saluait fréquemment le premier.

Quatre appels par jour, deux diurnes et deux nocturnes ; le matin, il fallait s'aligner dans la cour, à un mètre les uns des autres, par des froids qui atteignirent moins 35°, sur ces collines face au vent du nord. Un des quatre officiers allemands de contrôle, que nous surnommions « von Bleistift » à cause du crayon violet qu'il agita sans cesse, s'évertuait à nous compter un par un, de 1 à 700, et n'arrivait jamais au compte juste, ce qui provoquait des discussions gutturales du plus haut comique. Un capitaine de frégate, le Commandant Lucas, avait un visage plissé sous les embruns des mers du sud, ce qui lui conférait un demi-sourire permanent, que les Allemands interprétaient comme un insolent défi au Führer et au Vaterland ; d'où des sketches qui auraient été parfaits s'il avait fait moins froid.

Dans la soirée, appel dans les chambres ; nous nous contorsionnions pour éviter le crayon de von Bleistift ; le Commandant Merveilleux du Vignaux, dès la porte fermée, poussait une exclamation vengeresse : « Bande de salauds ! », qui nous ramenait de temps en temps l'officier allemand courroucé. Ce « bande de salauds ! » clamé deux cents fois, nous fut vraiment une satisfaction de qualité.

Au cours de la nuit, nouvel appel, où l'officier de service, malgré ses pinceaux de lumière, nous grattait la plante des pieds pour s'assurer que nous n'étions pas des mannequins.

Suite page 2

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ (suite)

Nous avions comme compagnons de captivité une vingtaine d'officiers anglais, dont un colonel type « Pont de la Rivière kwai », très bien d'ailleurs, et un jeune lieutenant écossais, tout timide, qui avait eu le temps dans la courte bataille d'abattre une douzaine et demie d'avions ennemis. Ils partirent tous un matin d'hiver, salués par notre « Chant des Adieux ».

Nous n'avions pas de médecins ; il fallait attendre que l'un d'entre nous soit à l'article de la mort pour le transporter dans un hôpital d'une ville de la région. Les infirmiers et les voisins de lit étaient très attentionnés, et la phrase qui fut la plus entendue par nos camarades était celle-ci : « Comment vous êtes-vous laissés battre comme cela ? Nous espérons bien que vous allez faire à nouveau la guerre ».

En fait de guerre, du haut de notre camp, nous vîmes dans la plaine silésienne la marche des colonnes allemandes qui allaient envahir les Balkans ; dans ma chambre, le Colonel Thiéry, qui avait été attaché d'ambassade à Constantinople, nous faisait deux prédictions : « les Allemands et les Russes se feront une guerre au couteau ; l'issue de la guerre se dénouera dans les plaines de Carthage ». J'étais le seul à prêter une oreille attentive à ces propos, qui ont reçu ensuite une totale confirmation.

Les conférences ne suffisaient pas à notre activité de ruche ; mon camarade de chaîne, le Commandant Chobert, Conseiller à la Cour des Comptes, se perfectionna dans la langue russe, et dressa un plan de tous les bons petits restaurants de Paris ; le Colonel Fricourt, du pays de Montaigne, reconstituait des pages d'Horace, pour nous les faire traduire en littéral et en libre ; le Colonel Petit, industriel à Paris, dressait des plans de machines surprenantes, le Commandant Touzot fouillait l'organisation du travail dans l'industriel.

Nous nous entendions à merveille dans notre petite chambre 29, où nous n'étions que douze, à trois mètres cubes et demi d'air par occupant ; cela obligeait le plus rapproché de la fenêtre, le Commandant Merveilleux du Vignaux, devenu Directeur général des Eaux et Forêts, à se réveiller deux fois par nuit pour renouveler l'air. La table, à l'instar de celle de Manon, ne permettait que six places en se serrant ; nous mangions en permutant toutes les cinq minutes. Tous nos colis étaient mis en masse, dans un communisme intégral, et le charmant Commandant Silvy-Leligeois, modèle du prisonnier altruiste, en avait la garde, résistant à merveille aux objurgations des affamés, même formulées à genoux.

Nous n'avions qu'un robinet d'eau pour 120, et la toilette du matin devait se faire par roulement rapide au désespoir des officiers de marine, pointilleux sur leur présentation. Certains d'entre eux avaient peine à s'habituer à l'entassement, ce qui est curieux pour des gens habitués aux entrepôts, et ils passaient des heures de nuit à arpenter silencieusement le couloir, en fumant de multiples cigarettes.

Le tabac manqua beaucoup au début : on détérait des herbes au pied des arbres pour en faire un magma, assurément plus agréable que celui des cigarettes bulgares à bout cartonné que finirent par nous vendre à gros prix nos hôteliers.

UNE SORTIE

En dehors de trois promenades bien encadrées, je n'eus qu'une occasion de sortir vraiment du camp : dix d'entre nous ayant cassé successivement leurs lunettes, on nous expédia, pour en acheter d'autres, à Mahr-Neustadt, petite ville de l'autre côté des Monts Sudètes ; le voyage se fit en camion, sous la surveillance de sous-officiers en brassard à croix gammée, « les gens du parti », disaient nos gardiens, « les rois des... idiots », d'après le Commandant Lunel, un fougueux artilleur languedocien qui était de l'expédition.

Dans la montagne, par grand vent, les bâches du camion se rabattaient, giflant violemment les figures des allemands, sous des rires aussi nourris de leur côté que du nôtre ; mais quel bruit quand ils s'aperçurent que c'était nous qui décrochions subrepticement les attaches !

A Mahr-Neustadt, ville coquette et animée, nous fûmes placés en rangs par deux avec interdiction de monter sur les trottoirs ; chez le bijoutier-lunetier nous devions nous tenir à un mètre l'un de l'autre, et avions trois minutes pour nous expliquer ; cela n'empêcha pas un enseigne de vaisseau de flirter avec la fille du logis, et d'acheter divers objets avec la monnaie de singe multicolore qu'on nous donnait au camp.

Nous fîmes remarquer au commerçant qu'il était désolant de devoir entrer dans son magasin entre deux bustes d'Hitler ; il nous répondit « Ah, Messieurs, s'il ne tenait qu'à moi, il y a longtemps qu'ils seraient au ruisseau ».

Nos convoyeurs voulurent nous faire manger assis sur le bord des trottoirs, sous la pluie, comme des clochards ; sur notre réaction, nous dûmes droit à ouvrir nos provisions dans le passage des voyageurs à la gare ; endroit rudement tentant pour des prisonniers !

Un magasin exposait un immense portrait d'Hitler en pied, encadré de fleurs et de feuillages ; nous nous extasiâmes devant cette splendeur, puis demandâmes candidement à nos gardiens le nom de la célébrité locale que l'on voulait ainsi honorer ; cela nous valut d'être reconduits tambour battant à notre camion.

CONFLITS

Il y eut au camp des périodes de conflits aigus avec nos gardiens ; ceux-ci nous documentaient fielleusement par leurs journaux sur certains événements tels que la poignée de mains de Montoire ou le bombardement de Mers el Kébir ; sur ce dernier et tragique événement nous fûmes très préoccupés ; le Capitaine de vaisseau Vallet, commandant le cuirassé « Provence », qui avait été coulé, était mon voisin de couchette au-dessous ; nous convînmes de le laisser provisoirement dans l'ignorance, mais une indiscretion à la toilette du matin le renseigna ; pendant trois jours, nous n'entendîmes pas le son de la voix du Commandant Vallet, un admirable savoyard père de onze enfants.

L'annonce de la venue de l'« ambassadeur » Scapini, qui avait pris l'habitude fâcheuse de vanter les allemands devant les prisonniers, fut suivie immédiatement de l'annonce au théâtre du camp des « Fourberies de Scapini », ce qui nous évita une réception peu désirable. Nous avions déjà eu à Rennes, avant de partir en Allemagne, une visite du Préfet, de l'Evêque et du Maire, qui comirent la maladresse de faire des courbettes aux officiers allemands : la réception fut frigidité.

Nous avions un excellent bureau de renseignements, qui interprétait les lettres, étranges cartes contingentes, et déjà passées d'ailleurs à la loupe par les censeurs allemands. Nos deux grandes joies furent la manifestation des étudiants parisiens aux Champs Elysées le 11 novembre 1940, et une réunion massive des habitants de Metz à la Vierge de la Place Saint-Jacques. Et quelle fièvre quand il fallut dresser des cartes improvisées de la région Lybie-Cyrenaïque !

Les principales escarmouches venaient à propos du fâcheux journal « Le Trait d'Union », à rédaction hélas française ; il nous est arrivé de refuser d'ouvrir les balots d'exemplaires, à la fureur des allemands, qui y attachaient grande importance. Nous leur avons même proposé de ne nous remettre que les mots croisés, préalablement découpés.

Leur action psychologique fut menée de façon insidieuse, comme bien l'on pense ; des triturateurs de cerveaux vinrent s'entretenir séparément avec les Flamands, les Bretons, les Lorrains et les Corses, pour leur prouver qu'ils n'avaient jamais été français. Cela mordit fort mal, malgré les promesses de camp à forte nourriture, et même de rapatriement, sauf un beau jour où une perfide déclaration « Je déclare que je suis breton » fut distribuée : notre recteur Bossuat, Professeur à l'Ecole des Chartes, organisa immédiatement une conférence sur l'unité française, qui se termina par une « Marseillaise » qui dut s'entendre jusqu'à Pampérigouste, et le retrait de quelques feuilles trop vite signées.

Après cette ultime tentative, l'ennemi se contenta de nous infliger des émissions radio, commandées du bureau allemand du camp.

L'un de nos camarades, l'enseigne de vaisseau Miege, s'était curieusement muni de sa raquette de tennis, qui dominait son paquetage ; au cours de nos pérégrinations, ce manche émergeant au-dessus de la colonne en marche était une sorte de drapeau ou de défi. Miege était industriel en Alsace, et les Allemands lui offrirent de retourner travailler chez lui, à leur profit évidemment ; il refusa, et on lui offrit alors d'aller organiser une usine à Lyon, en zone libre ; les Allemands, pour mieux le persuader, l'emmenèrent dans quelque centre plus agréable, mais sur son nouveau refus nous le vîmes revenir avec sa raquette triomphante, dont il n'a jamais eu l'occasion de se servir là-bas.

LE RÉGIME

Les repas à l'Oflag VIII H étaient légers, mais présentés proprement ; on y trouvait du faux-beurre et de la confiture aux chatoyantes couleurs, fabriqués « aus kohl » c'est-à-dire avec du charbon, et chaque dimanche de la morue frite de la Baltique, spécialité gastronomique vraiment très appréciée ; le café de glands était servi à gogo.

Nous perdîmes tous de 10 à 40 kilos, suivant notre sveltesse ; un puissant officier de la Marine marchande flottait dans ses vêtements comme un navire dans une cale ; un petit capitaine normand descendit jusqu'à

38 kilos, et crut que les portes allaient s'ouvrir devant une telle récession : c'était mal connaître nos hôtes, qui nous retenaient à la façon des châtelains qui savent recevoir.

De gros succès furent obtenus par les jeunes officiers prisonniers, dans l'organisation de spectacles de théâtre et d'attractions, de concerts classiques et modernes, de souks et marchés, de festivités, de manifestations de carnaval ; un cortège figurant l'Agence COOK, avec des anglaises à cheveux de copeaux, faillit se faire ouvrir la grande porte du camp, les guides de la pseudo-agence, porteurs de brassards à croix gammée parfaitement imités, ayant conduit le cortège sur les sentelles aux cris vociférés de « Schnell, öffnen ».

Si nous nous sommes bien morfondus, nous avons souvent aussi bien ri.

TENTATIVES D'ÉVASION

Comme c'est le devoir de tout prisonnier, nous avons cherché des moyens d'évasion ; mais le réseau de barbelés était très épais, hélas, avec des sonnaillies et les miradors étaient munis de mitrailleuses qui tiraient en tous sens les nuits de vent ou de brume ; et surtout nous étions entassés dans un tout petit camp, une sorte de bonbonnière, facile à surveiller. Le souterrain, classique dans tous les camps, fut entrepris sous le petit endroit, et, comme à l'habitude, découvert après une grosse somme de travail.

Trois officiers de marine, passant par les combles, descendirent le long des toits dans un bâtiment voisin, et gagnèrent la sortie en traversant audacieusement le local du corps de garde endormi ; au dehors, malédiction, ils se heurtèrent à une sentinelle qui venait demander l'heure ; coups de fusil, capture après vingt mètres de liberté, matraquage et repréailles.

Car la crainte d'une évasion était une sorte de hanse pour nos cerbères ; quelques effets de rechange ayant été envoyés de France, les Allemands nous les vendirent à bon prix, et c'est ainsi que dans ma chambre le Colonel Petit et moi héritâmes chacun d'un pantalon bleu d'aviateur ; quelques jours après, quatre argousins nous les reprîrent de force avec de vigoureux horions, sous le prétexte que c'était une tenue d'évasion. Ils les ont revendus à d'autres naïfs, pour les récupérer à nouveau après bastonnade. Business is business.

L'un des officiers de notre chambre, le Commandant Touzot, homme éminent, agrégé de l'Université, Secrétaire général de la Foire de Lyon, nous fit passer d'excellentes soirées, après l'extinction des lumières, par l'étendue de ses connaissances sur tous sujets. Il était grand ami d'Abetz, Ambassadeur du Reich à Paris, et je crois même qu'ils se tutoyaient. Abetz lui fit savoir à Rennes, avant notre départ en Allemagne, qu'il serait libéré dans la journée même, et Touzot s'excusa auprès de nous d'une telle liaison ; mais les portes ne s'ouvrirent pas ; l'allemand avait dû se souvenir que son ami appartenait au 2^e Bureau, et l'avait entretenu entre les deux guerres de ses visites à Doberitz et sur d'autres champs de manoeuvre. Et quelques mois plus tard, des S.S. vinrent empocher Touzot dans notre chambre, et l'emmenèrent à la prison militaire de Berlin, qui fut hélas sa dernière demeure. Avec les allemands l'amitié est souvent le pire des dangers.

LE DÉPART

Je me souviens de mon départ de l'Oflag VIII une nuit de tempête d'avril 1941 ; nous étions 36, pères de plus de quatre enfants, et les officiers allemands du camp éprouvèrent le besoin de se placer face à nous, attendant sans doute nos effusions en guise de remerciements ; après un quart d'heure de tête à tête muet, ils tournèrent les talons, et nous nous enfonçâmes dans les tourbillons de neige.

Cela nous valut d'être traités avec pas mal de goujaterie par les anges gardiens qui nous menèrent pendant sept jours en zig-zag à travers l'Allemagne vers la liberté.

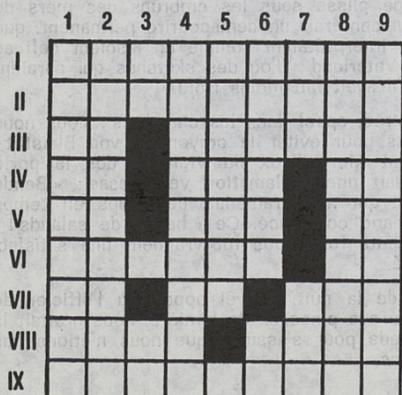
Quels souvenirs ai-je gardés de cette captivité ? Ils sont mitigés certes, mais, au moment où la France était désarmée, ne fut-elle pas une retraite qui nous permit de réfléchir sur la défaite et de prendre des résolutions pour l'effacer ?

Au bout de quelques mois nous avons pris sur l'Allemand une sorte d'ascendant qui nous émerveillait nous-mêmes. Certain jour l'un des trois sous-officiers allemands qui se montrèrent corrects nous dit : « Si la guerre tourne bien pour vous, et que mon fils soit prisonnier, je vais vous donner son nom pour que vous puissiez le recommander ». Entendre cela au printemps de 1941 chatouillait agréablement l'oreille.

L'Oflag VIII H était animé d'excellent moral ; nous y avons affirmé la primauté spirituelle de la France.

C. F.

Mots croisés n° 482 par Robert VERBA



HORIZONTELEMENT :

- I. - Audition en entier d'une grande œuvre musicale. — II. - Ont disparu dans les flots. — III. Symbole chimique du cuivre. — Ce qui attire irrésistiblement. — IV. - Du verbe être. — Qui est au bout du rouleau. — Symbole métallique. — V. - IIe. — Se dit d'une personne qui se comporte avec enthousiasme. — Pas loin sur une enveloppe. — VI. - Beaucoup de bébés l'adorent. — A moi. — VII. - Article. — Un plumard sans cœur. — Monnaie d'Extrême-Orient. — VIII. - Sur l'Oise, ne peut se séparer d'Adam. — Existente. — IX. - Elle est de première pour satisfaire des besoins essentiels.

VERTICALEMENT :

1. - Qui peut interpréter : « J'y va-t-y ? J'y va-t-y pas ?... » — 2. - Répugnante, écœurante et puante en même temps ! — 3. - Pronom personnel. — Moi je l'ignore, mais elle sait (phonét.). — 4. - Après avoir été bâtie provisoirement, la robe l'a été avant de la finir. — 5. - Mettant en état d'ivresse. — 6. - Se prend pour un malin, à tout propos il faut qu'il la fasse. — Liés aux assassins. — 7. - Dignitaire musulman. — Pronom personnel. — 8. - Posément. — 9. - On la rencontre surtout en été.

Solution en dernière page)

U.N.A.C. - ALPES-MARITIMES

JEUDI 8 OCTOBRE 1992

A partir de 10 h 30 nous voudrions être TRES NOMBREUX au Restaurant « Les Palmiers », 1, Avenue des Palmiers, Vallée des Fleurs à Nice (autobus A2), pour accueillir Marcel SIMONNEAU, Président de l'U.N.A.C. et de l'Amicale des ????

Il y a 2 ans nous avons dit : VENEZ parents, enfants, petits-enfants et cela s'est réalisé.

Résidents de la Côte d'Azur, de la Provence ou camarades de passage RETROUVONS-NOUS pour fêter la camaraderie qui nous lie depuis 47 ans.

Le repas nous sera servi à 12 h 30.

Montant de la participation 180 F par personne.

Inscriptions pour le 28 septembre auprès de Raymond GOSSE, délégué de l'U.N.A.C., 44, Chemin des Lauriers, Route de Draguignan, 06530 Le Tignet. Tél. 93 66 05 78. Chèque au nom de R. GOSSE.

Donner votre ancien stalag et votre adresse complète avec téléphone. Merci.

AU MOIS D'OCTOBRE A NICE... NOUS VOUS Y ATTENDONS A BRAS OUVERTS

...IMÉCHOS ET CORRESPONDANCES

« La jeunesse n'est pas une époque de la vie... C'est un état d'esprit (...) Aussi longtemps que votre cœur sait recevoir les messages de beauté, de joie, de grandeur, de puissance que lui dispensent la terre, l'homme et l'infini, il reste jeune. Mais lorsque tous les fils sont coupés, que votre cœur se recouvre des neiges du pessimisme et des glaces du cynisme, que Dieu ait pitié de votre âme, car alors vous êtes vraiment vieux. »

Vieux, l'ami nonagénaire qui m'adresse un long texte connu du poète américain, Samuel Ullmann, d'où j'ai extrait ces lignes ? Vieux, Henri FISSE, de Bourg-sur-Gironde ? Certes non, qui m'écrit avec humour ce petit quatrain :

« Bizarre que des copains de l'Amicale s'étonnent de ma vitalité ? J'en suis surpris. »

« Je leur réponds que chaque jour je bois un verre de [Jouvence de l'abbé Soury]

« Et que le matin, je relis ce texte de S. Ullman, ce qui [me permet de rêver d'avenir,

« Car à nos âges on ne peut plus que rêver — rêver de [ses beaux souvenirs. »

STATISTIQUES

Le mensuel des Combattants Prisonniers de Guerre des Vosges, « Eux et Nous », a publié, dans le numéro de mars dernier, un tableau sur les « Statistiques des Victimes de Guerre décédées ou disparues au cours des conflits de ce XX^e siècle » (en France).

Aucune source n'est mentionnée — et la ligne chiffrée se rapportant à la guerre 1939-1945 paraissant peu crédible, nous ne reproduisons pas pour le moment ce tableau. Nos amis vosgiens peuvent-ils nous dire d'où ces chiffres sont tirés ? Rappelons que, s'agissant de la seule période 1939-1940, le nombre des tués au combat s'élevait à environ 100-110.000 (plus les blessés) et que celui des prisonniers décédés en captivité approchait des 40.000. Questions : à combien estime-t-on le nombre des tués (et blessés) dans les rangs des troupes dites « gaullistes », au sens large ? Lequel, logiquement, devrait s'ajouter aux précédents pour former le total des militaires victimes de la guerre 1939-1945, pour comparaison avec la guerre de 1914-1918 qui la précède.

Et que recouvre exactement dans ce tableau la ligne : « Membres de la Résistance » et le chiffre porté en regard ?

Merci de nous répondre, mais c'est un sujet qui appelle la plus grande précision.

CARTE DU COMBATTANT :

Le Journal des Combattants n° 2259 du 21 mars 1992 nous informait de la mise à l'étude d'un projet de loi définissant de nouveaux critères d'attribution de la carte du combattant.

Nous avons relevé avec intérêt dans le texte de l'article 9 du Titre II que, « par dérogation aux articles de la présente loi, la carte du combattant peut être attribuée aux militaires qui ont appartenu à l'armée des Alpes, ou participé aux combats des Flandres, Dunkerque, ou du secteur de la ligne Maginot ou des Vosges, durant la seconde guerre mondiale, sous réserve qu'ils aient, lors des combats, servi dans une unité reconnue combattante, quelle que soit la durée de cette reconnaissance (sous réserve du rapport à remettre au Secrétariat d'Etat par la Délégation Spéciale de la Commission Nationale de la Carte du Combattant). »

Cette mesure de réparation arrive bien tard, et il est à craindre que beaucoup de temps ne s'écoule avant qu'elle ne se traduise concrètement. La mort n'attend pas...

Lu dans le « Journal 1940-1944 », d'un réfugié polonais en France, A. Bobkowski, à la date du 27-9-1940 :

« ...Le fermier m'a appris également qu'il va avoir des prisonniers de guerre pour l'aider, des Français (...) Pour se débarrasser des problèmes de ravitaillement et d'hébergement pendant l'hiver, (les Allemands) placent les prisonniers chez des fermiers qui en répondront personnellement. Mon gars s'est gratté la tête, puis a constaté en faisant une grimace qu'il voyait mal comment ça pourrait se faire : « Moi, Français, j'ai été aussi à l'armée et si je n'ai pas été fait prisonnier, c'est que j'ai su me sauver, et il faudrait que je donne des ordres à un prisonnier de guerre, Français comme moi, et que je le considère comme un ouvrier ? Je n'aurai pas le droit de le payer parce que c'est un prisonnier, mais s'il ne veut rien faire, j'aurai du mal à le chasser ou à m'en plaindre parce que c'est un Français. Il faudra que je le nourrisse parce que c'est la Kommandantur qui me l'envoie, et s'il s'évade, c'est moi qui en répondrai. »

Machiavélique et cornélien ! On veut croire que, mis dans cette situation, le P.G. « aura su se sauver »...

VOCABULAIRE GERMANIQUE 1992 :

Wessies : allemands de l'Ouest... (de West).

Ossies : allemands de l'Est... (de Ost).

Pendfer : salarié migrant (travail à l'Ouest, logis à l'Est).

De M^{me} BUQUET, 1, rue Audière, 76770 Le Houfme, nièce de notre camarade Jules HAMEL, de Rouen, une lettre pleine d'esprit, de sérieux et d'émotion, qui plaira à Eric GROS et à tous les lecteurs — avec nos excuses pour le retard mis à sa publication.

« Monsieur,

« J'ai lu votre article « Imprisonnés de Thuringe » dans « Le Lien » que reçoit mon oncle, Monsieur Jules HAMEL.

« Vos impressions, qui ne m'étaient pas destinées (j'ai 42 ans), m'ont fait revivre avec exactitude la trop courte semaine de mai 91 passée près d'Eisenach.

« Mon père a passé cinq ans (de 25 à 30 ans pour lui) à Schnellmanshausen, un village à 15-20 km d'Eisenach. J'ai toujours vécu, à la fin des repas de familles, les « histoires de prisonnier » qui ont pris subitement une réalité l'an dernier.

« Vous êtes déjà allés au far-ouest, chez les Trois Mousquetaires, ou fait 20.000 lieues sous les mers ? On sait bien que ça existe, mais... y aller, s'y ballader avec J. Verne ou Dumas... croyez que je n'exagère pas les sentiments éprouvés.

« Nous étions quatre : mon père, un ami également âgé de soixante-quinze ans, mon mari et moi. Et j'ai découvert là-bas également un père que je n'aurais pas imaginé —, pas en visite : Revenu, une mémoire des noms, des lieux et des gens, un réveil dans une vie pourtant toujours active.

« Des gens qui avaient tout prévu pour un retour, accueil, hébergement, tout plus leur gentillesse, d'anciens jeunes en retraite, d'anciens « disparus au front » qui venaient nous parler, souriant, avec parfois de vieilles photos, et aussi quelques « mamies », souriantes, charmantes encore — et un peu émues — émotion partagée je crois mais ce ne sont pas mes affaires...

« Mais ce n'était pas pour cela que j'avais osé vous écrire, juste pour vous remercier des mots écrits, des images fixées avec exactitude ; de votre tendresse pour cette région, de votre objectivité, et aussi pour partager l'espoir en un avenir plus serein, plus juste, plus libre, c'est vrai qu'il s'en faut encore de beaucoup. »

Bien sincèrement,

Anne-Marie BÜQUET.

Réflexions sur la lettre de Madame BÜQUET :

La lettre que M^{me} BÜQUET, fille et nièce de prisonniers, a bien voulu m'adresser m'a tout ensemble intéressé, égayé et ému. Impressionniste et primesautière, mais aussi sensible et réfléchi, elle dénote une intuition sympathique des tribulations qui accablèrent, cinq ans durant, plus d'un million de nos compatriotes.

Notre correspondante sait couvrir du vêtement enjoué et pudique de l'humour la compassion qu'elle éprouve pour son père. Avec une affectueuse malice, elle n'hésite pas à chiner la manie, propre aux anciens prisonniers, de revenir sans cesse, notamment au dessert des repas familiaux, sur les mille péripéties des drames vécus en captivité. Mais n'évoque-t-elle pas en même temps la distance que les prisonniers eux-mêmes ont prise à l'égard de leurs misères passées, transcendées sous l'effet guérisseur des temps ? Ne décrit-elle pas, avec une émotion contenue mais perceptible, la reviviscence de son père au moment où, sans amertume mais avec un regain manifeste de jeunesse, il retrouve les lieux et les témoins de son internement ?

Mais le temps n'a pas agi que sur les seuls prisonniers. M^{me} BÜQUET souligne la disposition des Allemands à la réconciliation et à l'amitié. En décrivant la chaleur de leur accueil, elle ajoute son témoignage à des milliers d'autres. Ainsi la dernière guerre, malgré sa frénésie destructrice, aurait eu l'effet miraculeux de rapprocher les populations au lieu de les garder enfermées dans leurs haines réciproques ; l'accord populaire aurait accompagné l'action conciliatrice des gouvernements. Les prisonniers de guerre avaient été nolenis volens les pionniers d'une bienfaisante coexistence pacifique.

Mais M^{me} BÜQUET est trop lucide pour ne pas mettre un point d'orgue à son enthousiasme. La dernière phrase de sa lettre nous incite à la prudence et à la vigilance. En Allemagne comme ailleurs, des forces réactionnaires aspirent à restaurer l'ordre ancien des nationalismes. Si l'Europe, dont la France et l'Allemagne sont les chevilles ouvrières, ne se décidait pas à sceller définitivement son union, il est à craindre qu'elle ne retombe dans les errements de naguère. L'Allemagne, bouleversée par sa réunification, requiert de ses voisins une attention accrue ; mais elle mérite aussi leur confiance. C'est la clef de l'esprit européen.

Eric GROS.

♦ De André CHABERT, 38000 Grenoble, qui nous rappelle que « la captivité, épreuve individuelle et collective, fut aussi l'école de la tolérance et de l'entraide, de l'amitié et de la solidarité par delà les clivages sociaux, politiques, philosophiques et religieux », ces maximes : « L'homme libre devenu esclave / Seul connaît le prix de la liberté », et : « C'est loin de sa patrie / Qu'on apprend à l'aimer. » (mai 1941). — Très juste, et merci à lui, en le priant de m'excuser pour mes ciseaux réducteurs...

♦ Un lecteur-correspondant demande dans « Le Lien » des VA-VC (avril) « s'il peut y avoir, dans un proche avenir, une fusion avec les anciens du VB, actuellement fusionné au X A B C ? »

On parle de plus en plus, ici et là, d'une telle éventualité... En attendant, je tiens à rappeler un point d'histoire amicaliste : ce sont les X A B C qui ont rejoint le VB et non l'inverse...

♦ « Au service de mes frères » est le titre d'un petit livre de l'abbé Paul VIGNOL, ancien P.G. du III B :

Cent quarante petites pages, illustrées de photographies, témoignent de la vie religieuse des cinquante-deux années de son ministère (1936-1988) en région parisienne.

En de courtes séquences, et dans un style tout de simplicité, l'auteur déroule devant nous le film d'une vie tout entière au service de ses frères, les hommes, croyants ou non, amis ou adversaires, dans un élan du cœur et de l'intelligence qui les accepte tous.

De la captivité il écrit : « J'ai gardé de ce temps de

DÉJEUNER A « L'OPÉRA-PROVENCE »
LE 11 OCTOBRE A 12 HEURES

misère que furent nos années de captivité, le rayon de soleil qui a réchauffé nos cœurs, je veux dire cette amitié fraternelle, qui dure encore, qui nous a gardés au coude à coude devant tous les dangers et les brimades qui furent notre lot. Chaque fois que je rencontre un « géfang », je retrouve ce point commun que rien n'a pu effacer : tout de suite je suis à l'aise aussi bien avec l'humble ouvrier rencontré dans le métro qu'avec le plus haut placé de notre société.

« Immédiatement les souvenirs affluent, le sourire revient et nos congrès annuels viennent ponctuer et accentuer encore cette chaude amitié.

« L'amour de notre pays et de notre liberté, le souci des camarades malades ou déshérités, nous rendent encore capables de réflexes énergiques et efficaces. Non, même à nos âges, nous n'adoptons pas l'attitude de « gens en retraite », mais nous voulons encore « servir » utilement, ensemble, suivant nos capacités ou nos situations diverses » (...)

Octogénaire aujourd'hui, ce combattant de Dieu, vêtu à toute heure de l'habit qui lui vaut « respect, confiance, confidences... » de ses interlocuteurs, quels qu'ils soient, a dû quitter sa paroisse parce que, m'écrit-il, « il n'en pouvait plus ». Nous lui souhaitons de joyeuses heures encore aux « Nymphéas » qui l'ont accueilli, car « rien n'est perdu de ce que nous faisons avec amour ». Et la vie de notre camarade des barbelés en fut toute emplie.

Définition : Le Combattant est un citoyen qui se différencie des autres citoyens, parce que, au nom du civisme, à sa sortie de l'adolescence, il a côtoyé la mort, souffert dans son corps et dans son âme, et qu'il en est resté marqué à vie. — J. DEMEUNYCK, « La Charte », 1992, n° 2.

♦ **Genre.. :** « granit, s.m. » roche composée de grains de feldspath, de quartz et de mica agrégés ensemble, s'est transformé (modernisé ?) en granite, au point de donner ceci : « le beau granit cerdan » ! On a la furieuse envie de retourner à la communale pour faire accorder en genre l'article, le nom et l'adjectif : « la belle granite cerdane » !!- Avouez que ça ne sonne pas comme : « le beau granit cerdan » (ou de Cerdagne)...

♦ **Olivier Messiaen :** le célèbre compositeur vient de nous quitter. Sa musique, toute d'inspiration chrétienne et catholique, avait acquis une réputation mondiale. C'est en captivité, au Stalag VIII A, qu'il conçut et écrivit le célèbre *Quatuor pour la fin du temps*, le 15 janvier 1941 : « Ceci se passait à Görlitz, en Silésie, par un froid atroce. Le Stalag était enseveli sous la neige. Nous étions trente mille prisonniers (français pour la plupart), avec quelques polonais et belges. Les quatre instrumentistes jouaient sur des instruments cassés : le violoncelle d'Etienne Pasquier n'avait que trois cordes, les touches de mon piano droit s'abaissaient et ne se relevaient plus. Nos costumes étaient invraisemblables : on m'avait affublé d'une veste verte complètement déchirée, et je portais des sabots de bois. L'auditoire réunissait toutes les classes de la société : prêtres, médecins, petits bourgeois, militaires de carrière, ouvriers, paysans.

« Lorsque j'étais prisonnier, l'absence de nourriture me donnait des rêves colorés : je voyais l'arc-en-ciel de l'Ange, et d'étranges tournoisements de couleurs. Mais le choix de « l'Ange qui annonce la fin du Temps » repose sur des raisons beaucoup plus graves. » (...)

♦ **Marlène,** elle aussi est partie... « Il faut arriver à la mort les mains propres et sans discours », c'est ce qu'elle fit. Au temps de la république de Weimar (1919-1933), à Berlin, Marlène « polarisait tous les désarrois des vaincus ». Ferme d'anti-nazie, elle émigra aux U.S.A. en 1938. Sa voix rauque et sa silhouette de vamp bien campée sont restées dans la mémoire et le cœur des soldats en guerre, quels qu'ils fussent, sur les champs de bataille et... dans les barbelés. Enfant à Berlin, ne racontait-elle pas qu'elle aimait porter à manger à des P.G. français de la Grande guerre ? « Lily Marlène » de Paris s'en est allée...

C'EST UNE TRÈS BELLE HISTOIRE :

Jacques BRUNETEAU, un maçon charentais, né en 1933 dans une famille qui compte « onze garçons et quatre drôlesses » — il était le cinquième — avait un grand-père combattant de 14-18. La tête pleine des souvenirs contés par son aïeul, Jacques a passé sa vie à honorer la mémoire des poilus de la Grande guerre. Les paroles entendues, il les avait faites siennes, il vivait en esprit la vie des soldats de 14. Certains le disaient fou...

Un jour de 1980 il s'en alla, de bleu-horizon vêtu, monté sur sa jument, Madelon, en direction de la ligne bleue des Vosges, aux marches de l'Est. Dans les forêts et les champs des côtes de Meuse, mille et un vestiges s'offrent à son regard troublé. Il creuse ici et là et trouve un peu de tout, même des corps mal ensevelis, indignement oubliés... « Grâce à leur plaque, ces soldats retrouvés étaient identifiés et les corps rendus à leurs familles. »

Après dix années passées à ce **retournement** pas comme les autres, Jacques BRUNETEAU est mort en avril dernier près de Verdun, aux Eparges... comme ces Poilus qui le hantaient.

(D'après une relation parue dans « Sud-Ouest », 9-5-1992.)

A Pau, le 15 juillet 1992.

J. TERRAUBELLA.

COQUILLE (numéro précédent)

Page 2, 2^e colonne, « Identité » : à la 14^e ligne, il faut lire : en abandonnant leur identité.

Henri GUINCHARD, mon ami...

Mon Capitaine... C'est ainsi que je t'ai appelé lorsque tu es arrivé au Wald Hôtel, quelques jours à peine après Nouaillès et moi, fin juillet ou début août 1940. Il faut dire que tu nous en imposais : plutôt grand, l'allure élancée et distinguée, un visage aux traits fins exprimant à la fois la volonté et la douceur. Et puis tu étais chirurgien, ce qui nous impressionnait, car Nouaillès n'avait pas encore fini ses études et moi j'avais juste passé ma thèse en juillet 1939. Nous étions, certes, très heureux d'exercer dans le cadre de la médecine générale mais le chirurgien avait, quand même, pour nous, une aura particulière.

Très vite nous sommes devenus des amis bien que tu sois notre ancien et notre supérieur dans la hiérarchie. Ton caractère simple et droit, l'extrême conscience professionnelle et la méticulosité dont tu faisais preuve dans l'exercice de ton métier, l'esprit généreux que tu montrais vis-à-vis de tes malades, comme vis-à-vis de nous, nous eurent vite conquis. D'ailleurs, dans les grandes « palabres » qui nous réunissaient, surtout après l'arrivée de Palmer, de Fellonneau et de Cesbron, tu savais fort bien raconter des tas d'histoires, avec un humour toujours très apprécié, un sourire qui en disait long et un zeste d'accent franc-comtois qui te convenait fort bien.

Pendant les mois qui suivirent, l'équipe médicale ne cessa de s'élargir avec les arrivées du médecin capitaine Merle, de Damasio, de Job, de Rosenthal (dentiste, belge), de Schuster (dentiste), de Forka, également dentiste, toujours entraîné de raconter de bonnes histoires, lui aussi.

Parmi ceux qui travaillaient avec nous se trouvaient encore Perron, Langevin, Larcher (le masseur), Tedeschi (cuisinier), Focheux... mais j'en oublie, sans doute.

Notre équipe médicale était bien soudée et nous avions, aussi, de très bonnes relations avec les médecins polonais parmi lesquels se trouvait le chirurgien, homme remarquable plein d'énergie et de bon sens.

Nous étions donc beaucoup plus nombreux que nécessaire et nous souffrions d'une certaine inaction que le fait de rester dans une enceinte de barbelés n'égayait guère, à l'exception de la promenade de l'après-midi une fois par semaine.

Et c'est toi, Guinchard, qui commença à nous faire comprendre que cette situation ne pouvait pas durer. Malgré la propagande allemande qui se complaisait à nous démontrer, dans le « Trait d'Union », journal des prisonniers, que l'Angleterre serait bientôt écrasée et que nous serions bientôt libérés tu te complaisais à démontrer le contraire. Pour toi l'Angleterre ne serait pas si facilement battue et tu prévoyais déjà qu'un jour ou l'autre l'Allemagne aurait des problèmes avec l'U.R.S.S.

Et je me souviens fort bien d'une discussion assez vive que tu as eue à ce propos avec le fameux Zeller, infirmier allemand et authentique nazi, auquel tu essayais de démontrer qu'une guerre avec l'U.R.S.S. était, pour eux, inévitable. Zeller parlait très bien le français et venait, comme ça, de temps en temps, se mêler à nos conversations, toujours à l'affût de ce que nous pourrions penser à l'égard d'un régime qu'il adorait. Nous le supportions mais ne l'aimions guère car on se méfiait beaucoup de lui.

La seule solution pour éviter une captivité de durée illimitée était donc, à ton avis, de s'évader et de préparer dès maintenant notre évasion. Nous n'étions qu'à 80 kilomètres de la Suisse et la poche de Schaffhouse, faisant hernie en Allemagne, permettait de pénétrer en Suisse sans traverser le Rhin, ce qui était un avantage considérable. C'était très tentant et nous fûmes plusieurs à discuter de ce projet.

Et d'abord, comment sortir ? Pour franchir les barbelés, l'idée du souterrain vint très vite à l'esprit. Quel souterrain ? Je ne sais plus de tout qui pensa le premier à passer sous le plancher de la galerie qui conduisait de l'hôpital aux bureaux administratifs du

médecin chef allemand le Stabsarzt Wintermantel. L'idée valait la peine d'être « creusée » puisque les barbelés passaient par dessus le plancher en bois de la galerie en question. Or le Wald-Hôtel comportait des couloirs en sous-sol dont un des vastes s'ouvrait au ras du sol tout près de ce plancher. Il suffisait donc de creuser dessous, en passant par le vasistas, pour obtenir un tunnel qui s'ouvrirait à l'extérieur des barbelés, pas loin cependant du mirador occupé par une sentinelle. Plusieurs soirées furent consacrées à ce travail. Nous étions enthousiastes et nous en parlions beaucoup, peut-être un peu trop...

Restait le problème du trajet. Tu avais réussi à garder avec toi une boussole. Grâce à toi, encore, des malades de passage purent nous fournir des cartes que tu as soigneusement décalquées puis reprises schématiquement en marquant bien les points de traversées des bois, des routes, des voies ferrées ainsi que les noms des agglomérations voisines. C'était remarquable. En prévision du trajet de nuit tu avais collé sur les aiguilles de la boussole des débris phosphorescents prélevés sur des petits disques insérés dans des boîtes de bonbons qui nous étaient vendues. Tout était prêt et fort bien étudié. On compléta par quelques « essais » du souterrain qui se montrèrent satisfaisants.

Au jour J, 4 ou 5 novembre 1940, toi et moi étions seuls à tenter l'aventure. Nous avions tout ce qu'il fallait, y compris les vivres, et nous étions « en civil » (pull over, pantalon, casquette). Comptant faire nos 80 km dans la journée il fallait partir de nuit avant l'aube. C'est donc vers 5 heures du matin que nous nous sommes rendus au souterrain. Hélas, la sentinelle qui, normalement, aurait dû se trouver dans son mirador, n'arrêta pas de faire les cent pas sur le plancher de la galerie, juste au-dessus de nos têtes. Furieux et pensant (avec raison ?) que les Allemands savaient, nous sommes revenus dans nos chambres et avons jugé ce projet trop dangereux.

Mais cela ne te découragea pas, bien décidé que tu étais à partir. Finalement, peu de temps après, on décida de se mêler au groupe de malades qui quittaient l'hôpital. Il faisait encore nuit quand cette opération avait lieu, les malades étant accompagnés par deux gardes jusqu'aux bureaux du médecin-chef allemand situés de l'autre côté des barbelés, juste à la sortie. Et cela se fit sans problèmes. Dès notre arrivée dans les bureaux nous nous sommes éclipsés discrètement et avons sauté par la fenêtre d'une pièce voisine.

Nous étions dehors... La traversée des bois, des routes et des voies ferrées se déroula selon les plans prévus et ceux qui travaillaient dans les champs ne faisaient guère attention à nous. La nuit était déjà tombée lorsque nous sommes arrivés dans un village que nous avons dû traverser au milieu de gens indifférents. Où étions-nous ? A la sortie nous avons quitté la route et trouvé un endroit discret pour consulter la boussole. Hélas, la « phosphorescence » était très insuffisante. Deux allumettes restaient dans une vieille boîte (impossible de trouver les autres) et, bien entendu, elles firent long feu. Que faire ? On suivit une voie ferrée qui nous conduisit à une petite gare : Blombag... mais ce nom ne figurait pas sur nos cartes.

On put cependant consulter la boussole grâce à un rayon de lumière filtrant d'un volet clos. Alors nous partîmes dans la nature, cap au sud, confiants quoique vaguement inquiets. Bientôt on se trouva en plein bois, en région montagneuse, ce qui nous valut de dégringoler dans un ravin d'où on sortit sans trop de mal. Il faisait très froid. Bientôt on trouva un chemin sur le bord duquel, quelque temps plus tard, on aperçut une cabane. On entra... personne. Un poêle achevait de consumer son bois. C'était, sans doute, une cabane de bûcherons mais il n'était pas prudent de rester là. Alors on repartit et on marcha encore, sur le chemin, pendant une heure environ. Il doit être près de minuit et le froid est toujours vif. On s'arrête. Peut-on continuer ainsi ? Sans boussole on va tourner en rond. Je propose d'attendre le jour sur place mais Guinchard n'est pas de cet avis et

voudrait continuer. Finalement, après une discussion assez vive, on décide de revenir à la cabane pour y attendre l'aube. On y arrive au bout d'une heure et il n'y a toujours personne. Il reste un peu de braise dans le poêle. On l'active et on fait brûler quelques papiers pour consulter nos cartes et la boussole. Achtung !... la pointe d'une baïonnette nous chatouille les reins et nous devons lever les mains devant le fusil qui nous inenace.

Nous nous étions tout simplement réfugiés dans une cabane servant de relais pour les garde-frontières. Celui qui nous a surpris nous fait descendre à travers bois jusqu'au poste frontière de Fützen, à une demi-heure de là environ. « Kein glück » (pas de chance) nous dit le lieutenant-chef de poste. « Vous étiez rentrés en Suisse et vous êtes revenus sur vos pas »... Alors, après nous avoir offert un œuf sur le plat, on nous a enfermés et, quelques heures plus tard, nous avons été reconduits, en train et en bonne compagnie, jusqu'à Villingen et au Wald-Hôtel. Triste fin... Après quelques jours de prison (au Stalag) nous fûmes présentés devant un « Conseil de discipline » allemand présidé par un colonel. Grâce à une interprète française (?), qui prétendait être de Nice, on essaya de nous faire dire, en insistant beaucoup, comment nous étions partis. Aucune réponse n'étant donnée, la séance fut levée et c'est le lendemain que j'appris que j'étais affecté au Kommando de Tailfingen.

N'ayant plus revu personne avant ce départ je ne pouvais pas savoir ce que tu étais devenu. Je ne l'ai su que beaucoup plus tard, en 1946, après t'avoir rencontré à Marseille alors que j'étais à l'Ecole de l'Air à Salon-de-Provence. J'ai appris à ce moment-là que, toujours aussi décidé à t'évader, tu avais fait encore trois ou quatre tentatives au cours desquelles la malchance t'avait poursuivi. Finalement tu avais réussi à rentrer en France avant que la guerre ne finisse. Tu avais alors repris du service et tu t'es finalement trouvé à Berlin, comme chirurgien dans un hôpital militaire, à la fin des hostilités. Et c'est à ce moment-là, si je me souviens bien, que tu as pu savoir ce qu'était devenu le Stabsarzt Wintermantel, que tu as réussi à le rencontrer et à lui éviter les sanctions qui le menaçaient, alors qu'il avait toujours été vis-à-vis de nous aussi bon que possible. C'est bien grâce à lui, entre autres choses, que nous sommes tous deux, après notre évasion, demeurés dans son secteur, ce qui m'a permis, avec beaucoup d'ingratitude, de recommencer. Et je n'ai pas été du tout surpris que ta générosité, à toi, t'ait conduit à rechercher ce médecin que nous estimions tous en raison à la fois de sa compétence et de son amabilité à notre égard.

C'est, chaque fois, avec beaucoup de joie que nous nous sommes retrouvés et, notamment, à l'occasion des réunions de notre Association sans compter quelques réunions particulières des anciens médecins du Wald-Hôtel. Très rapidement l'amitié solide qui nous unissait a fait disparaître toute notion de grade entre nous et le tutoiement, qui n'était nullement de façade, est arrivé tout naturellement.

Au cours de nos diverses rencontres j'ai éprouvé toujours beaucoup de plaisir à constater le regard reconnaissant que t'adressaient tous ceux qui t'ont connu, ou que tu as soigné, ce qui témoignait de l'estime qu'ils te portaient, aussi bien à l'homme qu'au chirurgien.

Les ans ont passé et tu as toujours gardé belle prestance et fière allure en même temps que tu montrais à tous la solidité de ton amitié.

Mais un mal implacable a réussi à vaincre ta résistance. Tu as lutté avec l'énergie, avec le courage et la dignité qu'on te connaît mais tu as, aussi, beaucoup souffert.

Tu reposes maintenant près des tiens et tu peux être fier de l'exemple que tu as donné.

Nous te pleurons et partageons la douleur de ton épouse.

Adieu, Henri.

André SALVAGNIAC.

COURRIER de l'AMICALE

par Robert VERBA

Nous tenons à remercier particulièrement notre ami Pierre SIX, 59290 Wasquehal, pour sa générosité envers notre Caisse de Secours. L'Amicale lui en est profondément reconnaissante.

Merci également à nos amis :

LAUDETTE Jean-Marie, 64390 Sauverre de Béarn.

Mme MIQUEL Pauline, 75020 Paris.

Mme BONNIN Lucien, 17100 Saintes.

BELIN Adrien, 86400 Civray, avec l'es-

poir que lorsqu'il lira Le Lien, son épouse et lui-même se trouveront en meilleure santé.

Merci aussi pour leurs dons et leur générosité à :

Mme Germaine BATUT, qui nous écrit : « Permettez-moi de vous adresser ce chèque de la part de mon mari Jean BATUT (Mantes La Jolie), doyen des anciens prisonniers d'Ulm. Ceci pour la Caisse d'Entraide, dont vous avez tant besoin ».

Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, nous envoie un chèque de la part d'Ismaël

RODRIGUES, déjà remercié dans les colonnes du Lien pour sa générosité.

FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde, qui non seulement cotise en tant qu'ancien P.G., mais également pour ses quatre filleuls, sans jamais oublier notre Caisse de Secours.

GERMAIN Henri, 03000 Moulins.

Nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale à notre ami Henri GERMAIN, 16, rue Marie Mercier, 03000 Moulins.

CARNET NOIR

VERNEUIL Pierre, de St-Jean-d'Angély, est décédé en mars dernier, nous écrit

l'ami A. REAU, de Clessé, 79350. VERNEUIL était un amicaliste fidèle. Il avait fait partie du X.C.

HAHAN Marcel, 85400 Lucien, qui nous a quittés le 13 avril dernier.

DESPAIGNE Antoine, 44100 Nantes, disparu le 17 février.

L'Abbé BRICOT Denis, 55200 Commercy, décédé le 10 février.

ESMARD Fernand, de Colombey-les-Deux-Eglises.

A toutes ces familles dans la peine nous faisons part de notre sympathie et de notre soutien.

LE COIN DU 852

pains meilleurs que ceux qu'il faisait à Aschen ; quoi qu'il en soit il n'a pas malgré pendant son voyage et le pèse-personne marque toujours plus de 100 kg. A quand la ligne sylphide ?

Marcel DEHOSSAY est très occupé depuis plusieurs mois car il s'est plongé dans sa collection de timbres et participe à des concours ; il a même déjà remporté un prix et une coupe et comme c'était lors de sa première participation, cela augure bien pour l'avenir.

Francis GOGER, toujours fidèle, m'a écrit pour le premier de l'an ; tout va bien de son côté. Mais, cela fait

bien longtemps que les amis René BAZEILLE, Marcel DIETTE et Joseph ROUX n'ont pas donné signes de vie. A la lecture du « Lien » j'ai vu qu'ils avaient payé leurs cotisations ; c'est parfait mais on serait cependant heureux d'avoir de leurs nouvelles de santé et de leur famille.

D'un autre côté, j'ai reçu deux lettres qui m'ont fait énormément de plaisir ; elles émanent des veuves de

DÉJEUNER A « L'OPÉRA-PROVENCE »

LE 11 OCTOBRE A 12 HEURES

Si mon dernier article a paru tardivement (par ma faute d'ailleurs) j'espère cette fois-ci que je ne manquerai pas le coche et que mon papier arrivera à temps pour figurer dans le n° 481.

Bien que les anciens du 852 n'aient pas tellement écrit, j'ai quand même quelques nouvelles à vous donner.

Jean et Marinette MARTIN sont allés se faire bronzer sur la Costa Brava et, pour épater les copains, ils leur envoient des cartes postales (en couleur bien sûr) représentant le « GRAND HOTEL CASINO ROYAL », imposante construction de sept étages avec piscine privée au rez-de-chaussée, comme si la mer n'était pas suffisante. Notre camarade ne dit pas si les espagnols font les

LA GAZETTE DE HEIDE

Pages d'histoire du Maroc « BIZUTAGE AU 13^e R.T.A. A FEZ »

par le Général Pierre GOUBARD et Jean AYMONIN

deux de nos anciens camarades et j'avoue que je suis toujours un peu ému lorsque je vois qu'elles sont fidèles à l'Amicale en souvenir de leur mari.

C'est tout d'abord M^{me} Yvonne RIVIERE qui m'envoie une longue lettre dans laquelle elle me donne des détails sur elle et sa fille. Malheureusement, ce ne sont pas de bonnes nouvelles. En mars 1991, sa fille Liliane est tombée gravement malade, atteinte d'une infection pulmonaire provoquée par un microbe, suivie d'une mauvaise pleurésie, tout cela s'étant soldé par trois mois d'hôpital et deux mois de rééducation respiratoire dans un centre spécialisé mais situé dans la Creuse bien loin de son domicile. On comprend que la reprise à une vie normale ait été assez longue et nous formons des vœux pour qu'un rétablissement complet se produise le plus rapidement possible.

Les ennuis de santé de sa fille ont tout naturellement eu des répercussions sur la santé de M^{me} RIVIERE ; fatigue générale, elle allait tous les jours la voir à l'hôpital distant de 12 km de son domicile, puis une grippe, ce qui n'arrangeait rien. Nous voulons croire que les jours à venir apporteront à toutes les deux une amélioration de leurs santés et aussi un apaisement de tous ces tracés qui les ont assaillies pendant tant de mois.

C'est ensuite M^{me} Marie-Louise BEAUMIER qui me parle de tous les siens. Pour elle, ce sont les yeux qui la tracassent le plus mais elle arrive quand même à faire pas mal de choses dans sa maison. La famille se trouve maintenant un peu éparpillée dans tout l'hexagone du fait des professions des uns et des autres, car les petits-enfants ont entre vingt et trente ans ; Paris et ses environs, Bordeaux, etc... au gré des études et des situations.

Merci chère Madame, des compliments que vous adressez au « Lien » et de passer à des amis les numéros que vous recevez. Nous avons en TERRAUBELLA un rédacteur en chef de première catégorie et vos félicitations ne sont pas les premières qu'il reçoit ; il les mérite bien.

Je ne peux mieux faire pour terminer cet article que de reproduire la phrase que M^{me} BEAUMIER écrivait à la fin de sa lettre « Ne laissons pas pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié ». C'est le but même de l'Amicale que de maintenir cette amitié entre tous les anciens P.G. et de poursuivre la pratique de la solidarité qui les a soutenus si souvent lorsqu'ils étaient là-bas, derrière les barbelés.

René LENHARDT.

U.N.A.C. SION CÉLÉBRATION DU 47^e ANNIVERSAIRE DE NOTRE RETOUR

PROGRAMME DE LA JOURNÉE DU MARDI 15 SEPTEMBRE 1992

- 9 h. à 10 h. : Accueil et retrouvailles par stalag. Bureau de renseignements. (Numéros sur les terre-pleins).
- 10 heures : Cérémonie au Monument de la Paix (ne pas oublier drapeaux et décorations).
- 10 h 30 : Assemblée Générale.
- 11 h 30 : Messe du Souvenir (facultative).
- 12 h 30 : Banquet des retrouvailles (bien tenir compte de la salle indiquée sur le billet) (menu soigné, apéritif, vins rose et rouge, café). Prix : 140 F + 20 F frais de secrétariat = 160 F tout compris.
- Après 16 h 30 : Réunions par stalag pour ceux qui le désirent. Visite du Musée Missionnaire et des environs : Barrès, Vaudemont, Thorey-Lyautey, Château d'Harroué...
- Possibilité de retenir des chambres aux hôtels de la Colline en téléphonant à « Hôtel Notre-Dame » : 83 25 13 11 ou « Amis de Sion » : 83 25 15 51.

A DECUPER

BULLETIN D'INSCRIPTION A RETOURNER AVANT LE 25 AOUT 1992

Père LOUIS, Rassemblement ACPG, 11, rue Notre-Dame, 54330 SAXON-SION. Tél. 29 77 13 84 - CCP 6823 42 Paris.

Nom : Prénom :
 Téléphone :
 Adresse complète :

Stalag (indispensable pour le placement au repas) : ...

participera à la journée du 15 septembre : OUI - NON (*)

Je réserve : repas x 160 F =
 je joins un chèque bancaire ou postal au nom de M. Henry LOUIS (sans mentionner d'adresse).

Un seul chèque par fiche d'inscription. Les tickets de repas ne seront envoyés qu'à la réception du chèque. On ne pourra pas acheter de ticket de repas à Sion le 15 septembre. Dites-le aux imprévoyants !

Dans la mesure du possible, vous serez mis par table de stalag (d'où l'importance de bien le signaler).

Même si vous ne participez pas, retournez la fiche avec votre nom, vous nous rendrez service et nous vous en remercions.

JOINDRE UNE ENVELOPPE TIMBRÉE POUR LA REPONSE ET L'ENVOI DES TICKETS REPAS.

Merci et au grand plaisir de se revoir...

(*) rayer la mention inutile.

(Libellé du CCP : M. Henry LOUIS 6823 42 G Paris (sans adresse).

Vous avez lu en son temps, dans le bulletin de mars 1985, le bizutage de deux sous-lieutenants arrivant au 13^e R.T.A. Or, j'ai fait une grosse erreur, les deux officiers n'étaient qu'un et les faits ne se sont pas déroulés comme ils m'avaient été rapportés. Le Saint-Cyrien devenu général de division CR, s'est reconnu et, avec sa collaboration, je publie un rectificatif.

La 2^e Compagnie du 13^e R.T.A. va « toucher » en renfort un jeune sous-Lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr. Il a choisi de servir en ce glorieux régiment, attiré par l'auréole de Bournazel (le diable rouge), qui prenait d'assaut à la tête de ses gnomiers des pitons farcis de rebelles, sans recevoir un coup de fusil. Peut-être aussi a-t-il entendu parler des charmantes demi-mondaines du Maroc-Hôtel qui savaient se montrer tendres envers les jeunes officiers célibataires. Hélas, le Maroc était pacifié et les colonnes terminées. Il ne restait plus à conquérir que les cœurs, aussi allait-il s'y employer, avec son bel uniforme rutilant de dorures vierges sortant de chez un grand tailleur militaire... Tout propre, il semble sortir d'un écrin.

Il débarque ainsi du train venant de Casablanca, en gare de Fez, et descend sur le quai poussiéreux bourdonnant de mouches dans la tiédeur d'une fin d'après-midi d'automne où, semble-t-il, personne ne l'attend.

Son porte-documents à la main, il sort sur la place, véritable caravanseraïl grouillant de jellabas multicolores et de chéchiâs enturbannés. Dans l'air flotte une odeur d'animaux et d'urine.

Fendant cette foule hétéroclite, un officier à deux galons, d'une élégance raffinée, ganté de pécaris, malgré la chaleur, vient à sa rencontre. Il porte le chiffre 13 au revers de sa vareuse. Il se présente :

— « Lieutenant Henry Glairot, de la deuxième Compagnie, où vous êtes affecté. Vous serez sous mes ordres. Je viens vous accueillir et vous convoyer jusqu'à votre gîte. »

Le jeune Saint-Cyrien effectue un salut et un garde-à-vous impeccable, impressionné autant par les deux galons de son aîné que par son aimable et désinvolte supériorité.

— « Voyons, à part votre serviette, avez-vous d'autres bagages ? Bien... Mohamed va s'en charger. »

— « Yèh... Mohamed Arrouah Menah. »

— « Brisan Mon Lieutenant. »

Arrive un tirailleur, en tenue de toile, un chèche enroulé autour de la tête, trapu, costaud et basané. Il tire par le licou un vieux « brel » squelettique attelé à une bringuebalante araba militaire. Il échange avec le lieutenant quelques mots en arabe que le nouveau ne comprend pas, va chercher la cantine qui gît sur le quai en face du fourgon à bagages, la hisse sans efforts apparents sur la charette, saute à bord et s'assied sur la planche instable qui sert de siège ; et Arra Zida direction l'hôtel de Paris où la chambre du bizut est réservée. L'équipage s'éloigne au pas nonchalant du mulet qui en a vu d'autres.

— « Mais, mon jeune ami, dit l'ancien, vous devez avoir soif ! Si nous allions prendre un pot au buffet de la gare ? » Et ils s'installent à la terrasse, à l'ombre d'un parasol, devant un demi de bière bien fraîche.

Au bout d'un moment, le lieutenant Glairot, qui regarde sa montre fréquemment, se lève et entraîne son fidèle second vers son cabriolet Renault, flambant neuf, aussi élégant que son propriétaire, et l'invite à prendre place. Il donne la pièce au « Moutchou Asses » et ils partent en suivant un itinéraire un peu capricieux à travers la ville nouvelle, dont les trottoirs à cette heure débordent de promeneurs en pantalons blancs et en robes claires. Ils longent les arcades de la majestueuse avenue de France bordée de palmiers. A hauteur du Bar de Lyon, haut lieu des officiers de la garnison, l'auto fait des saccades intempestives, le moteur tousse et s'arrête brusquement, sous l'œil amusé des consommateurs.

— « Sale bagnole, rugit Glairot... Elle est toute neuve et voilà deux fois qu'elle me fait ça... Le garage

est au diable et je n'y connais rien. Vous non plus ?... La négative semble soulager le conducteur qui, en désespoir de cause, plonge le nez sous le capot, contemple d'un air entendu la complexité des fils et des tubes graisseux, pour lâcher :

— « Vraiment, je n'y comprends rien et j'ai taché mon gant... Il va falloir continuer à pied... Ah, voilà l'araba ! Mohamed qui a travaillé au parc auto va peut-être pouvoir nous dépanner... » Sur un signe de son chef, la cariole se range à quelques mètres d'eux. Le tirailleur s'approche et examine d'un air compétent le moteur, mais son mulet qui aspire à la liberté s'agite dangereusement.

— « Goubard (c'était le nom du jeune sous-lieutenant), prenez donc la bride, lance le lieutenant, au lieu de nous regarder à ne rien faire. »

...Chassé croisé de Mohamed, très à l'aise, et du jeune officier ébouriffé.

...Comment, si un caporal c'est une légume, un sous-lieutenant, qu'est-ce que c'est donc ? Sa dignité toute neuve ne lui permet pas de tenir les rênes d'une VIEILLE bourrique. A Saint-Cyr, très bien, mais son unique ficelle montre le pas qu'il vient de franchir. Aussi, c'est avec la mauvaise grâce la plus affichée qu'il s'approche de l'araba, vexé d'avoir été houspillé devant un tirailleur.

— « Mais tenez donc la bride, Nom de Dieu, monsieur bazar », ce que le dit bazar refuse obstinément de faire.

Quelques silhouettes curieuses et goguenardes se montrent sous les arcades, ce sont les barmaids du Bar de Lyon, charmantes jeunes alliées, mais le nouvel arrivé ne le savait pas encore, quelques péquins et un caporal de l'Armée de l'air au premier rang. Tous regardent Glairot et Mohamed qui s'affairent autour du cabriolet récalcitrant ; le lieutenant au volant et le tirailleur fourageant dans les circuits électriques... Tout à coup, miracle, le moteur rugit. Mohamed saute en voltige et tout cela disparaît en une seconde en direction de la Renaissance.

— « Baisé (ou blousé) » pense notre bizut.

L'attention des spectateurs, dont quelques officiers en civil, se porte avec curiosité sur le malheureux sous-verge, naufragé auprès de son haridelle. Que va-t-il faire ? On lui a appris pendant sa scolarité à analyser les situations. Ce qu'il fait... ses pensées tournent dans sa tête à toute vitesse.

Primo, reconduire l'araba à l'hôtel de Paris pour déposer les bagages. Secundo, la ramener au quartier... Mais où se trouve-t-il ? Il le saurait que sa fameuse dignité le lui interdirait de le faire... Non, il n'en est vraiment pas question.

Alors, inaugurant sa carrière de grand chef, il interpelle le caporal aviateur et lui ordonne d'un ton sec :

— « Caporal, reconduisez l'araba au quartier. »

— « Mais mon lieutenant, je suis le Vaguemestre de la base ! »

— « Je ne veux pas le savoir... Exécution. »

Et le lieutenant, d'un air digne, poursuit son chemin à pied vers son hôtel, après avoir demandé sa route à un agent, privant ainsi ses bizuteurs de la joie du triomphe.

Et ses bagages ? me direz-vous ! C'est tout simple, Mohamed et Glairot qui observaient la scène de loin reprirent possession de l'araba et conduisirent son chargement à la consigne de la gare... Ils ne firent parvenir le bulletin de consigne que huit jours après à son propriétaire. En attendant, l'insouciant bazar dut se procurer de quoi subvenir à sa toilette et à son recharge dans le commerce local. Pour ne pas laisser prise à ses « tortionnaires », il affecta un détachement olympien.

L'adjudant de Compagnie désigna sur sa demande un caporal et deux hommes qui, avec une araba conduite cette fois par un vrai tirailleur (car vous avez certainement deviné que Mohamed n'était pas un 2^e classe ordinaire, mais le capitaine Delpy, Commandant de Compagnie, instigateur de la farce) livrèrent les bagages à l'hôtel de Paris, après les avoir retirés de la consigne...

504 B GOUBARD Pierre et AYMONIN Jean 416 B.

LA CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX

Voici la traduction par ma fille Catherine de quelques pages du livre de MM. BORGSEN et VOLLAND sur les déportés de Neuengamme à Sandbostel.

Reproduction autorisée par l'éditeur allemand, que nous remercions pour son obligeance.

LE STALAG XB, CENTRE D'ACCUEIL POUR LES CONCENTRATIONNAIRES

L'évacuation du camp de concentration Neuengamme et de ses camps extérieurs.

Le chroniqueur d'une des unités concernées caractérisa la situation dans laquelle les soldats britanniques trouvèrent le Stalag de Sandbostel lors de sa libération, fin avril 1945, par les mots suivants : « (les soldats) purent se convaincre eux-mêmes que les conditions dans la partie concentrationnaire du camp de Sandbostel étaient tout aussi mauvaises que celles des camps de Belsen et de Buchenwald dont la réputation était pire. »

Suivant quelles circonstances le Stalag de Sandbostel est-il devenu peu avant la fin de la guerre partie intégrante du système concentrationnaire au bord de l'effondrement ?

Selon les troupes alliées qui avaient franchi les frontières du Reich à l'est et à l'ouest, les dirigeants national-socialistes se virent obligés de faire disparaître les preuves et les témoins de leur politique de destruction massive.

Ainsi, l'ordre que donna le SS Heinrich Himmler aux commandants du camp de concentration de Flossenbürg le 18 avril 1945 fut le suivant : « la remise des prison-

niers est hors de question. Le camp doit être immédiatement évacué. Aucun prisonnier ne doit parvenir vivant aux mains de l'ennemi. »

Stanislav Zametnik part du fait que les évacuations d'autres camps ont été effectuées d'après des ordres et des directives semblables. Un grand nombre de transports et de marches à pied venant de partout avaient pour but le camp de Bergen-Belsen en Allemagne du Nord où devaient être transportés non seulement les prisonniers du grand camp de concentration de Neuengamme près de Hambourg mais aussi ceux qui travaillaient et vivaient dans les kommandos extérieurs (dépendant de Neuengamme). Il y en avait plus de 70, établis dans des petits camps, des écoles, des halls d'usines, surtout à Hambourg, Brême et Hanovre, mais aussi à Wilhelmshaven et près de Meppen. La destruction de voies ferrées et la libération du camp de Bergen-Belsen par les troupes britanniques le 15 avril 1945 empêchèrent cependant que tous ces transports d'évacuation ne parviennent à leur lieu de destination. C'est ainsi que des trains ont erré des jours durant à travers le nord de l'Allemagne et ont été finalement soit redirigés vers Neuengamme soit conduits à Sandbostel. Des milliers de prisonniers qui venaient de subir pendant des années déjà les souffrances et les persécutions infligées par les SA et les SS, qu'ils aient été des résistants, des Juifs, des bohémiens ou des asociaux, suivaient désormais le chemin de la mort, peu avant la dissolution du pouvoir national-socialiste : ils moururent de faim, d'épuisement, de maladies lors d'une odyssée douloureuse ou après leur arrivée au Stalag XB. Une grande partie

Suite page 6

LA CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX (suite)

des évacués moururent le 3 mai sur les bateaux « Thielbek », « Cap Arcona », « Deutschland » ou se noyèrent dans la baie de Neustadt.

Le Français Pierre Brunet, qui a partagé avec d'autres prisonniers les fatigues épuisantes de ces transports d'évacuation qui eurent lieu peu avant la fin de la guerre relate les faits suivants :

« Les trains chargés de déportés malades venant des kommandos extérieurs situés près de Hambourg et de Brême ne pouvaient atteindre ni Bergen-Belsen ni les transports d'évacuation (transports de Musulmans à moitié morts) partis de Neuengamme le 8 avril. Cela signifiait pour les convois des va-et-vient incroyables sur les voies ferrées dans la région de Hambourg.

Après de longues heures d'attente dans des petites gares à une voie, inconnues et qu'il était impossible de reconnaître, après qu'environ 50 % des prisonniers, parce qu'ils étaient morts et qu'ils empestaient l'air, avaient été déchargés des wagons pour être enterrés tant bien que mal par les survivants près des voies, après six ou sept jours d'errance, alors qu'on n'avait plus aucune notion du temps, vint enfin l'ordre de descendre. Il est important ici de signaler combien les distances parcourues furent incroyablement longues : un survivant d'un transport venant de Neuengamme a évalué à l'aide d'une carte le chemin qu'il avait parcouru à 737 km. »

(Note de la traductrice : il serait préférable ici de reproduire le passage original, extrait du livre de Pierre Brunet, les Martyrs de Neuengamme, page 6.)

Tandis que les hommes de garde tentaient de persuader les prisonniers avant leur départ que les transports les conduiraient dans un camp de repos, ces derniers savaient en fait très bien ce qui les attendait. En ce qui concerne les très grands malades, il était à peu près certain qu'ils allaient s'effondrer après les cent premiers mètres à pied. « Un coup de pistolet décidera de votre destin » avait reconnu le Français Martin Chauffier. (Martin Chauffier, 1948, page 220.) C'est ainsi que beaucoup tentèrent de retarder leur participation aux transports le plus longtemps possible — en croyant stupidement que les malades impossibles d'être transportés pourraient attendre à Neuengamme l'arrivée des Anglais. D'autres préférèrent « l'aventure » et le risque d'une évacuation à la monotonie déprimante des camps et à un destin à la fois incertain. Alors même que le début des évacuations insufflait à d'autres une nouvelle envie de vivre, due à l'espoir qu'ils avaient d'avancer de cette façon le moment de la libération par les troupes alliées. Beaucoup payèrent de leur vie leurs illusions.

Les évacués incapables de marcher furent « chargés » dans des camions ou des wagons de trains de marchandises fermés ou découverts. En général 80 à 100 prisonniers devaient tenir dans l'espace étroit que représente un wagon, après avoir déduit la place réservée la plupart du temps à deux gardes, soit des SS, soit des membres de la Wehrmacht. Un Hollandais raconte :

« Nous étions 75 à 100 hommes parqués, assis, les genoux repliés, impossible d'étendre les jambes. De temps en temps nous mettions nos mains sous nos fesses à cause des impropres planches du sol. Si l'on n'avait pas la chance de pouvoir s'appuyer à une cloison, le dos faisait terriblement mal » (extrait de « Gemeinde Putten » 1948, page 268).

La misère dans les wagons empirait dès que des « criminels » essayaient de se procurer des avantages personnels au détriment des autres prisonniers :

« ...les genoux repliés jusqu'aux épaules, nous croyions ne plus pouvoir faire de place aux autres. Et voilà que quelques pieds essayent de se faire de la place. Nous nous efforçons de les repousser : des pointes de couteaux nous percent les orteils. Les cris s'amplifient. Qui pourrait bien faire cela ? Ce sont les criminels qui occupent toute une cloison à eux tout seuls, des souteneurs ou des malfaiteurs de Paris, Marseille, Lyon qui, en ral-

son de leur nombre, peuvent imposer leur loi. A dix, ils occupent un quart du wagon.

Les autres sont couchés là sans bouger, entassés sur deux ou trois couches les uns sur les autres. Ne pouvant plus respirer, quelques-uns se redressent puis retombent immédiatement.

Au moindre mouvement on est mordu ou écorché. Deux têtes chaudes se bagarrent. On profite de l'occasion pour prendre leur place.

(...) Il y a déjà deux morts. Ils sont jetés sur les seaux servant de toilettes. Les criminels se disputent, mais serrent les rangs quand il s'agit de nous empêcher de prendre les places qui nous sont octroyées. (...)

La puanteur des morts et des plaies ouvertes nous rendent fous. Les cadavres étant moins durs que le sol, on s'étend dessus (extrait de Portefais 1947, page 206.)

La résistance des malades de la dysenterie et du typhus est minime dans ces conditions :

« Nous avions de plus en plus de place. Chaque jour, nous avions besoin d'un ou plusieurs arrêts pour débayer les cadavres. Ainsi à la fin de notre trajet, nous n'étions plus qu'environ 35 par wagon » (extrait de Gemeinde Putten 1948, page 268). (D'autres personnes concernées racontent que leurs wagons étaient alors très vite « remplis » par d'autres prisonniers.)

La faim et pire encore la soif comptaient parmi les souffrances les plus impitoyables qui accompagnaient les transports et les marches à pied. Le ravitaillement pour les prisonniers était tout à fait insuffisant. Le prolongement perpétuel de la durée des transports, prolongement qui pouvait aller jusqu'à dix jours, n'améliorait pas la situation.

Un prisonnier, qui avait pris part à une marche à pied venant d'un camp extérieur près de Brême, en direction de Bremervörde (Arrivés à Bremervörde, les prisonniers étaient ensuite transportés par train à Neuengamme. Après, ils étaient soit retransportés immédiatement à Sandbostel, soit, pour la plupart, après une attente de quatre jours, sur les bateaux dans la baie de Lübeck) en passant par Bockhorn, Schwanewede, Meyenburg, Uthede, Hagen, Bramstedt, Bokel, Stubben, Beverstedt, Kirchwistedt, Horst et Barchel, se souvient :

« Nous avons quitté le camp à pied, en guenilles et épuisés par la fatigue et la faim, formant de longues colonnes lamentables... Nous avons marché quatre jours, de l'aube jusqu'à la nuit, presque sans nourriture. De temps en temps, surtout pendant les courts arrêts que nous faisons, nous ramassions, autant que nous pouvions, de l'herbe et des plantes le long de la route. Nous les machions et les mangions, simplement pour pouvoir continuer. La devise était « marcher ou crever ». C'est ce que nous disaient les SS qui nous escortaient. Beaucoup — sans connaissance ou agonisants — se laissaient tomber sur le bord de la route, pour y mourir » (extrait de Bringmann 1981, page 93).

L'infirmier français d'un train de prisonniers venant de Neuengamme, responsable de 300 personnes réparties dans trois wagons, n'a pu, pendant un transport qui dura huit jours, donner à boire que pendant les arrêts et seulement à quelques malades fiévreux ou qui mouraient de soif, car il n'avait à sa disposition qu'une bouteille et deux ou trois casseroles. C'est ainsi que le chargement des cadavres dans des wagons particuliers, effectué chaque matin par les infirmiers et du personnel auxiliaire choisi, devint une interruption attendue avec convoitise : elle offrait en effet la possibilité d'étancher la soif, du moins pour un court instant :

« On boit n'importe quelle eau, l'eau des flaques à proximité du train. S'il n'y a pas de flaque, on boit l'eau qui coule de la locomotive, qu'on essaie de recueillir dans n'importe quel récipient... Je me souviens avoir pendant des heures recueilli, avec mes camarades médecins et infirmiers, l'eau qui coulait de la machine motrice dans des bouteilles, des casseroles et dans des boîtes de conserves. Je me souviens aussi du conducteur de la locomotive qui accélérât l'écoulement de l'eau quand nous tenions nos récipients dessous et qui l'interrompait jusqu'à ce que nous ayons un nouveau récipient à rem-

plir. Cet Allemand avait pitié. Peu d'entre nous ont de tels souvenirs » (extrait de Joannon 1947, page 117).

Un Belge, ayant fait partie d'un transport venant de Brême, raconte : « Avec des voix complètement enrrouées, nous criions des milliers de fois : « de l'eau, de l'eau, s'il vous plaît ! » Mais nos plaintes restaient sans écho, les gens nous regardaient avec indifférence ou inimitié » (extrait de Henri Paques, souvenirs de sa déportation).

Seule une minorité des concentrationnaires qui criaient pour avoir de l'eau, réussit à se procurer d'une façon ou d'une autre un certain soulagement. Plusieurs d'entre eux, en train de mourir à petit feu, se laissèrent entraîner dans des actions qui ne s'expliquent que par le désespoir de leur situation : « Notre vie se trouve dans chaque morceau de pain que réclament les prisonniers dans leur délire fébrile, elle se trouve dans chaque verre d'eau, qui pourrait rafraîchir notre gorge. (...) Dans notre groupe, très peu seulement sont morts. Dans quelques wagons, environ trente prisonniers seulement survivent, les autres se sont coupés la gorge réciproquement pour boire le sang » (extrait de Portefais 1947, page 207).

De tels excès indescriptibles lors des transports d'évacués peu avant la fin de la guerre n'allaient pas à l'encontre de la logique du système concentrationnaire. Une quantité énorme de fosses communes et de tombes aux bords des routes parcourues par les prisonniers dénotait l'intention des dirigeants de l'époque, et de leurs assistants, d'empêcher à la dernière minute que les concentrationnaires soient remis aux mains des Alliés, en s'accommodant du fait qu'il y eut beaucoup de victimes.

On ne tint pas compte de l'état de ces dernières. Aucune mesure de précaution n'a été prise pour tenter de tenir en vie les prisonniers, ni pendant la durée des transports ni dans leurs lieux de destination, Bergen-Belsen ou Sandbostel.

Par conséquent, survivre dépendait de la force de résistance de chacun mais aussi du destin. Bien que l'aide individuelle apportée aux prisonniers ait été minime, leur vie dépendait du personnel de garde avec lequel ils avaient à faire. Le pharmacien Henri Joannon de Murat, France, raconte :

« Les deux soldats qui nous gardent sont des membres de la Wehrmacht. Ils ne sont pas du tout méchants, ils n'hésitent pas à vous parler. Ailleurs il s'agit soit de membres de la Wehrmacht soit de soldats de la SS. Il est superflu ici de mentionner qu'il était très important de se trouver sous la dépendance des premiers, bien que le commandant du convoi ait été lui-même SS. (...)

Ce mardi commence mal. En entrant le matin dans un wagon, j'ai trouvé beaucoup de morts, parmi lesquels plusieurs ont été fusillés. Sous quel prétexte ? Je ne sais pas. Mais ils ont été tués de près, tous ont les crânes éclatés, parce qu'on avait visé dessus. Tous avaient une main ou les deux en lambeaux : c'était le résultat d'une réaction instinctive de tous les malheureux qui avaient mis leurs mains devant leur tête comme s'ils avaient pu de cette façon se protéger des balles. (...) Voulez-vous un exemple qui élucide encore mieux le genre de voyage que c'était ? Dans le wagon dans lequel se trouvait aussi le docteur Garrigou, d'Aurillac, deux Russes font un trou dans une cloison et s'échappent. Dès que le SS responsable de ce wagon a eu bruit de l'affaire, il demande où se trouve le trou. On le lui montre et en représsaille, il dirige son fusil vers ceux qui y sont accroupis. Résultat : cinq morts et deux blessés » (extrait de Joannon 1947, page 114).

Lorsque les trains d'évacués arrivèrent enfin après de longues journées de tourmentes à leurs lieux de destination Bremervörde — à la gare ou au bout de la rue Amtsallee — ou dans la petite gare de Brillit, beaucoup de prisonniers ne purent être sortis des wagons que sous forme de cadavres. A l'arrivée de chaque transport le même spectacle effondrant et épouvantable se répétait : des corps sans vie ou presque morts étaient jetés, empilés les uns sur les autres avant d'être chargés dans des camions, des chariots à ridelles et des wagonnets à benne basculante pour être emmenés à Sandbostel. Les survivants allèrent au camp à pied en rangs par cinq.

(Suite dans le prochain numéro.)

Le coin du souzize

par Robert VERBA



Un demi siècle après, je suis tombé sur un vieux « LIEN » du Stalag XA (Schleswig) et je me permets de vous retranscrire un article d'un ancien compagnon de captivité dont malheureusement je ne me souviens plus du nom.

Pardonnez-moi, avec l'âge, la mémoire s'efface :

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR L'ÉTAT DE PRISONNIER

On s'habitue à être prisonnier comme on s'habitue à tout le reste, avec l'aide de ce merveilleux Docteur : Le Temps.

Peu à peu, le prisonnier s'est installé dans la captivité et il a acquis une manière de se comporter qui le caractérise et le rend parfois totalement différent de ce qu'il pouvait être dans la vie civile.

LE LIT

Il n'y a qu'une place où le prisonnier puisse étendre ses membres las et se plonger dans la quiétude et le silence : c'est son lit. Il l'aime tant que c'est pour lui une impossibilité de se lever à l'heure voulue. Dans les Kommandos agricoles, l'heure du réveil varie suivant les

saisons. Si 5 heures est le moment fatidique, vous pouvez être sûr qu'il restera au lit jusqu'à 5 heures un quart, mais si les circonstances changent et que 6 heures et demie devient assez tôt pour lui, il ne peut plus se lever avant 6 h. 45. Il est en retard d'un quart d'heure avec exactitude.

Dans les Kommandos agricoles, le lit comprend notamment une paille dont la paille est renouvelée tous les ans, après les batailles. Dans les Kommandos industriels, la paille est renouvelée... suivant les disponibilités. Au camp, il n'y a ni paille, ni pailleuse. A l'une des extrémités, l'une des planches est placée de manière à former avec ses sœurs jumelles un angle de 135 degrés : c'est l'oreiller. C'est là que nous reposons nos têtes douloureuses et que lentement, tendrement, le lit nous apaise.

LES POCHE

Le prisonnier aime par dessus tout se mettre les mains dans les poches, ce qui a le don d'exaspérer beaucoup de monde. La plus grande objection est que ce geste est de la dernière incorrection. Je veux bien être pendu si je comprends pourquoi. Je comprends très bien qu'il soit très incorrect de mettre ses mains dans les poches des autres, mais dites-moi pourquoi le fait de mettre les mains dans ses propres poches rend un homme impoli. C'est bien difficile pour un prisonnier de savoir quoi faire de ses mains, même dans ses poches, celles-ci étant d'ailleurs presque toujours vides.

LE TABAC

Le tabac est une manne céleste pour le prisonnier. Le prisonnier fume tout, depuis la cigarette de luxe américaine jusqu'à la feuille de tilleul séchée. Avant que Nicot n'importât son herbe de l'île de Tobaccol, il y avait des guerres et par conséquent des prisonniers. Que pouvait donc faire le prisonnier de cette époque pour occuper son esprit ?

LE JURON

Le Prisonnier jure à faire frémir. Pour un rien, il invoque le Saint Nom de Dieu ou les Mânes du Général

Cambronne. Parfois, je donne aussi un peu dans ce travers, mais je suis un simple amateur comparé à certains. A vrai dire, cela doit faire beaucoup de bien à un prisonnier de jurer. C'est une soupape de sûreté par laquelle sa mauvaise humeur s'échappe en vapeurs inoffensives. Quand un prisonnier prononce le mot de Cambronne et accuse tous ceux qui l'entourent d'avoir des mœurs contre nature, il n'en croit rien, mais cela le soulage. Il y a des prisonniers polis et bien élevés. Ils disent par exemple : N. de Bleu. Il y a enfin quelques prisonniers qui ne jurent jamais. Je les soupçonne de donner des coups de pieds sauvages dans les tabourets ou de tisonner le feu avec une violence féroce.

LE CAFARD

On peut jouir d'être mélancolique et on peut éprouver un certain degré de satisfaction à se sentir profondément malheureux, mais aucun prisonnier n'aime avoir le cafard. C'est un sentiment qui ne se raisonne pas ! Dans la vie civile, il y a bien des ressources pour en guérir. Celui qui en est atteint fait une scène à sa femme, se plaint du dîner, envoie les enfants coucher avant l'heure. Tout ceci créant une sérieuse perturbation dans la vie familiale le soulage grandement, les querelles étant le seul genre de divertissement auquel il puisse prendre quelque intérêt.

Dans la vie de captif, il n'y a ni femme, ni enfants, ni dîner. Alors le prisonnier va se coucher avec le sentiment que s'il n'y allait pas, il se laisserait aller à quelque extrémité fâcheuse. Il y a le cafard mou. Il va lentement vers son lit. Justement, une heure avant, il a eu

LE PROCHAIN NUMÉRO DU LIEN

PARAITRA LE 15 OCTOBRE

l'idée de ranger ses affaires, de sorte que son lit a pris l'aspect d'un petit bazar ou d'un petit magasin coopératif. Il les range silencieusement, s'assoit sur son lit et, un pied chaussé, l'autre déchaussé, il songe au monde perfide dans lequel il vit ; il se sent un méconnu.

Il y a le cafard énergique. Il se précipite vers son lit, y jette sa capote et rentre sous les couvertures avec une telle « furia francese » qu'on pourrait croire qu'il a parié le salaire de son mois qu'il est capable de faire la chose en moins de trente secondes.

LES MANIES

Le prisonnier n'a presque rien mais il tient essentiellement aux quelques bibelots dont il dispose. Il aime ces objets qui ne sont pas vieux en eux-mêmes, mais qui sont vieux pour lui, vieux en souvenirs et riches en évocations et auxquels son imagination s'attache comme la mousse aux vieilles pierres. Pour l'un, ce sont les photos de toutes les jeunes filles dont il a été amoureux qu'il aligne soigneusement dans un album, pour l'autre c'est une demi-douzaine de vieilles pipes qu'il range dans un porte-pipes spécialement conçu pour que la nicotine, mélangée à la poussière, forme dans le tuyau une sorte de cambouis qui la rend à jamais infumable. L'un confectionne des cadres en métal, l'autre sculpte des coffrets. Autour d'une formule lapidaire comme : « A Joséphine pour la vie », il inscrit son nom, son prénom, sa date de naissance, les numéros des Kommandos dans lesquels il est passé, de sorte que le cofret devient son « curriculum vitae ». L'un collectionne les adresses, l'autre apprend la langue polonaise. L'un

lance des quarts d'eau au plafond, l'autre bâtit des plans. L'un de mes camarades avait rapporté d'un séjour dans un Kommando agricole, un goût profond pour la culture. Un jour il me fit voir un de ses plans en couleurs. Il y avait tant de lignes droites, courbes et brisées, tant d'arabesques que j'eus tout d'abord l'impression qu'il avait voulu colorier la géométrie d'Euclide alors qu'il ne s'agissait que de la configuration d'une étable.

La principale manie du prisonnier reste cependant celle de décorer le pan du mur auprès duquel il couche. Il se sert des photographies familiales, d'une carte extraite de « L'Illustration » ou même des photographies des vedettes de cinéma. Hélas les efforts artistiques du prisonnier sont vains. Il ne parviendra jamais à changer l'aspect morne d'un Kommando qui toujours nous rappelle nos vilaines chambres de célibataires. C'est qu'il y manque les jolies robes et les charmants visages de nos compagnes. Comme tout est terne sans elles, et comme tout devenait gai quand elles pénétraient dans nos chambres de célibataires !

Quel tumulte ensoleillé elles faisaient et qu'il était délicieux le fouillis de leurs chapeaux, du petit parapluie « Tom Pouce », de leurs gants, du poudrier et du mouchoir brodé !

Quand je parle de femmes pénétrant dans nos chambres de célibataires je ne fais allusion qu'à nos sœurs et nos cousines, bien entendu. Cette précision n'est d'ailleurs donnée que pour les quelques lecteurs mal intentionnés chez qui quatre années de captivité auraient causé des dommages internes dans leur mécanisme mental. Les autres auront évidemment compris immédiatement.

DOCUMENT

Dans son livre « Un siècle, une Vie » le philosophe catholique Jean Guitton consacre dix pages à son ami Louis Althusser, le philosophe marxiste. Il écrit : « Althusser fut prisonnier pendant cinq ans, comme moi. Je le revis à Avignon en 1947. Il avait changé ». Il oublie de dire que leurs conditions de détention ne furent pas les mêmes... De la captivité d'Althusser nous ne savons pas grand chose. Ne fut-il pas un prisonnier comme les autres ? De l'épreuve, a-t-il parlé à son retour en 1945 ? En parle-t-il dans l'autobiographie qui paraît aujourd'hui « L'avenir dure longtemps », qui lui vaut un regain d'intérêt après le long silence qui suivit le drame de 1980 ? « Ce qu'il a fallu vivre (en captivité) est un lot qui ne se partage pas » écrivait-il en 1943.

Nous sommes ici en mesure d'apporter un témoignage sur le P.G. Althusser et de publier deux textes retrouvés, qui lui sont attribués avec une quasi-certitude, extraits du journal intérieur du camp où il était détenu — ils sont de l'année 1943.

« Louis Althusser, écrit notre ami et collaborateur Robert Verba, a été prisonnier au Stalag XA à Schleswig-Holstein où je l'ai un peu connu. C'était un homme qui savait se montrer d'une extraordinaire compréhension, trouver les mots qui remontaient le moral aux camarades broyant du noir... Il était apprécié par tous et savait se montrer utile en toutes circonstances, tenant des réunions aussi bien intellectuelles que sportives » (...)

L'écrivain a-t-il tenu un Journal de captivité ? La réponse à cette question est négative. Il s'en explique ainsi : « Des prisonniers écrivent leur journal de captivité. Je serais très étonné qu'ils le fissent lire, quand ce serait à leur meilleur ami. J'en connais un seul qui le fait publier en France par un hebdomadaire... Le tout n'est-il pas de savoir choisir son public ? »

Mais la plume du philosophe ne fut pas oisive pour autant au cours de ces années perdues. Il écrit dans « Le Lien » du XA, journal des Français, des textes de circonstance sur la condition captive, des textes de réflexion pour des lecteurs de toutes origines et de tous niveaux. Tel celui que nous reproduisons ici, qui chante « cette petite liberté d'esprit demeurée libre au fond de nous ».

J. TERRAUBELLA.

(Le deuxième écrit paraîtra ici ultérieurement.)

TESTAMENT POUR LA VIE FUTURE

Ces paroles pour cette petite part de l'esprit, demeurée libre, cette petite liberté d'esprit demeurée libre en nous.

« Je me trouvais alors en Allemagne, écrit à peu près Descartes, où le hasard des guerres m'avait conduit. » Une phrase vieille de trois siècles. Ainsi de nous cependant, moins la gloire. « Je me trouvais alors en captivité... »

Je ne parle pas de ces travaux et de ces jours (le corps las sans répit), de tout ce qui en nous est captif, captif non seulement de ceux qui nous gardent, mais encore des lois de ce temps, des lois de ce temps de souffrance. (Tel étudiant que j'ai connu, et qui, avec les portes d'une grande Ecole, voyait s'ouvrir devant lui trois années d'études, « trois années de grandes vacances », c'est trois grandes années sans vacances qu'il a eues. Et que d'autres avec lui !) Je ne parle pas de toutes les peines, des jours irrémédiables, mais de cette petite liberté d'esprit demeurée libre au fond de nous, libre en face de notre sort, en face de nos maux, en face de nous-mêmes.

Cette petite liberté d'esprit qui nous fait plus forts que nos peines.

Curiosité. Un de ses premiers noms. « Ce fut, me disait un ami, ma première défense : curiosité. O le serrement de cœur, la frontière passée par une chaude

soirée d'août, le train aveugle roulant dans la première nuit allemande !... L'angoisse qui se creuse dans la poitrine, comme pour un saut dans le vide. L'angoisse, et, cependant, plus haut qu'elle, ce goût des choses à venir, cette attente, curiosité...

Curiosité des choses, des hommes. De ceux qui étaient autour de moi, des camarades. Il n'est pas commun d'avoir tout perdu et de vivre avec des hommes qui ont tout perdu. Curiosité, elle a duré six mois. Depuis...

Depuis... On se lasse de tout, même de l'intérêt. Pourquoi ne pas se laisser faire ? Il est tellement plus simple de suivre... Les premiers signes du froid, les premiers arbres nus sous l'étreinte du gel, griffes des brindilles sur le ciel, et le corps se hérissé, s'enfoncé dans l'hiver : tout au bout, une route qui se perd dans l'ombre. Il est simple de se hérisser, de s'engager comme en rêve, emmitouflé de laines et de solitude, sur cette route sans fin. Combien d'hivers ainsi traversés que le corps seul a traversés.

Ne plus penser. La circulation du sang dans les veines, elle tient lieu de temps. La fatigue, de soir. L'inconscience du corps, enfin seul avec lui-même, de nuit. « Vivement le soir qu'on se couche ! » Profondeur de cette parole, dont il est défendu de rire : une vie qui tient dans une lassitude, entre deux sommeils. Un sommeil même où tout se résume. Où tout se perd. Qui dort, sait-il encore qu'il a vécu ? Qui dort, sait-il encore qu'il vivra ? — Dans cette nuit sans passé ni sans avenir, la seule respiration des corps qui se soulèvent.

Mais où cette petite part de l'esprit demeurée libre ?

D'autres, plus forts que la fatigue, l'ayant vaincue, les revoilà familiers avec tout. Le soleil se lève pour eux, chaque chose remise en place dans la lumière. Prisonniers ? La vie continue, la route est droite par devant. Ils prennent le temps dans sa suite, et hormis quelques malaises et contraintes, la vie continue pour eux. Ils sont habitués. On supporte d'être captifs à ce prix. Une certaine manière de poser les objets, de les disposer à leur place éternelle, à leur place désormais habituelle, c'est une grande occupation dans l'existence. Ah, s'occuper à faire quelque chose. De grâce, je ne saurais rester sans rien faire ! Sainte habitude de l'occupation de soi-même, comme si cette vie devait durer.

Mais où est cette petite liberté d'esprit, demeurée libre en nous ?

« Aussi coupable, reprenait mon ami, celui qui insiste que celui qui refuse. Celui qui veut conduire que celui qui laisse faire. Celui qui offre sa compétence et insiste, que celui qui la refuse. Son dévouement même. « Je suis là seulement pour que vous me suiviez... » Qui dira jamais les fausses vocations de ce temps ? O le tort en cela de se croire une institution naturelle, aussi utile à l'ordre du monde que fleuve ou mont, quand il est si simple de dire « Je suis là parce que je suis prisonnier », ou mieux encore de ne rien dire. » Cette petite liberté d'esprit demeurée libre en nous.

Seule à nous faire voir les choses, comme elles sont. Avec leur commencement, avec leur fin. Qui les remet toutes à leur vraie place. Les essentielles à la place essentielle, les secondaires à la place secondaire, les dernières à la dernière place. Et cette vie même, provisoire, à sa place, provisoire. Cette parenthèse dans la phrase, mais à sa place (entre parenthèses). Sans oublier d'ouvrir la parenthèse, sans oublier de fermer (à l'avance) la parenthèse. Avec, entre les deux arcs de cercle de la parenthèse, toute notre condition présente, peines, mutilations, dommages, choses que nous avons renoncé à faire, les sachant provisoires, choses que nous avons faites quand même, les sachant provisoires.

Dans cette parenthèse, notre vie quotidienne, les réveils qui déchirent, le vent qui courbe, les pluies qui trempent ; les jours jusqu'au bout. Dans cette parenthèse, les lettres écrites, les reçues, les fleurs frêles au bout des tiges sur les couvercles des coffres, toutes les œuvres de patience. Dans cette parenthèse, les jeux d'un soir sur une scène, ce journal même, inattendu, nous enfin, qui ne parlons que pour qu'on nous oublie.

Cependant hors de la parenthèse (comme à l'intérieur), parce qu'elle est de toutes les phrases, parce qu'elle est la vie de toutes les phrases, passées, à venir, parce qu'elle est la vie de notre vie, passée, à venir, la vie de notre vie, même présente,

Cette petite liberté d'esprit demeurée libre au fond de nous.

L.A.

(Reproduction interdite sauf accord)

LES COPAINS

Dans la vie civile, on a des amis.

Ici, ce sont des copains.

Ne connaissant rien de notre vie, ils ne peuvent pas vous rappeler, à des moments tout à fait inopportuns, vos folies et vos erreurs passées ou vous faire remarquer vos défauts « seulement pour votre bien ».

Et quand, dans une heure de détresse, nous nous enfouissons la tête dans les mains en maudissant le jour où nous sommes venus au monde, ils ne se tiennent pas très raides devant nous en nous faisant observer que tout ce qui nous arrive est de notre faute. Et même ils n'espèrent pas que cela nous sera un aversissement pour l'avenir. Non. Ils s'approchent de vous et, doucement, vous disent des phrases dans le genre de celles-ci : « Ne te fais pas de bile, ne te casse pas la tête, nous sommes toujours ensemble ! St tu n'étais pas ici, il y a longtemps que j'aurais demandé de changer de Kommando, etc, etc... » C'est idiot, mais cela a un goût de franche amitié.

Je n'ai parlé que de choses plaisantes et je sais bien que tout ne l'est pas dans notre vie de captif. Pourtant, à quoi bon pleurer ? A quoi bon se lamenter ? Si nous nous retournons vers notre passé de prisonnier, efforçons-nous de n'y voir que les heures les plus claires.

Dans la chaîne toujours plus longue de nos souvenirs, n'arrêtons nos regards que sur les anneaux dorés.

H.C.

LA MARSEILLAISE

Le 14 juin dernier s'est déroulé à Belleville (Meurthe-et-Moselle), le Congrès Départemental de l'A.M.C., en présence d'environ deux cents anciens combattants, toutes générations confondues.

Les diverses interventions orales ont été marquées par celle d'un ancien de 39-45, Fernand Jacques, de la section de Dieulouard, sur le thème de « la Marseillaise » et qui a reçu des vibrants applaudissements de l'assemblée.

Cet aimable camarade a bien voulu nous confier son texte, que nous reproduisons ici, in-extenso.

« Depuis quelque temps, une polémique s'installe au sujet des paroles de la Marseillaise qui, paraît-il, ne sont plus adaptées au temps présent.

J'ai même appris au cours d'une émission de télévision, pour ne pas la nommer, « Ciel mon Mardi », que des personnalités connues de la France entière pour les œuvres charitables qu'elles dirigent avaient créé une association pour le changement des paroles de notre hymne national.

J'ai beaucoup de respect pour ces personnes, mais je pense qu'elles font plus de bien en s'occupant des déshérités, que de vouloir changer certaines paroles d'un hymne qui date de 1792 et qui a vécu son heure de gloire à la bataille de Valmy.

Que reproche-t-on à ces paroles ? d'être guerrières, mais la Marseillaise n'était-elle pas au départ « Le chant de guerre des armées du Rhin ». La strophe où l'on parle de « sang impur » fait bondir d'indignation les non-violents de tous bords (qui le sont quand ça les arrange), mais savent-ils seulement ce que veut dire ce « sang impur » ?

Rappelons qu'à l'époque de la Révolution en 1789, les nobles de notre pays se disaient de « sang bleu », et que pour éviter d'être guillotins, la plupart émigrèrent vers la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre.

Ce sont ces mêmes « sang bleu » qui, en 1792, revinrent en France avec les armées étrangères qui envahissaient notre pays, pour la reconquête de la Royauté, se battirent contre leurs frères qui défendaient la République en septembre 1792 à Valmy.

Voilà pourquoi Rouget de l'Isle a écrit « qu'un sang impur abreuve nos sillons ». Souvenons-nous que pour notre Drapeau et pour la Marseillaise, des milliers d'hommes sont morts, en 1870, en 1914-1918 et en 1939-1945, en Indochine, Algérie, et surtout n'oublions pas tous ceux et toutes celles qui, dans les camps de concentration, se tenaient par le bras et chantaient la Marseillaise avant d'entrer dans les chambres à gaz, pour avoir le courage d'affronter la mort.

Rien que pour cela on n'a pas le droit de toucher à notre hymne national.

Il faut que l'on sache en haut lieu, que nous, anciens combattants, nous n'admettrons jamais cela et comme on le dit dans le « Chant des Africains » :

« Et si quelqu'un venait à y toucher
Nous serions là pour les en empêcher. »

Merci à Fernand JACQUES.

P.D.

LOCAUX DE LA RUE DE LONDRES

Sur la question du maintien dans les lieux jusqu'à l'expiration du bail en 1995, sur 25 amicales consultées, 15 ont voté pour ; Sur la prise en considération de l'offre par le nouveau propriétaire d'un nouveau local dès maintenant, sur 25 amicales consultées, 10 ont voté pour.

En conséquence, « au cours de sa réunion du 10 juin 1992 les Membres du Conseil d'Administration de l'U.N.A.C. ont décidé d'attendre 1995 ».

Toutefois, le problème sera réexaminé au début de 1994.

(Circulaire de Marcel Simonneau).

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE III

RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Quinze jours après le début des hostilités, les soldats de première ligne ont compris que le conflit dans lequel on les engageait n'avait rien de commun avec ce qu'ils avaient pu imaginer. Ils s'installent donc dans une attente non moins débilante que les combats, tandis que l'arrière s'organise.

— « Mon p'tit gars, j'te connais pas, mais j'ai reçu une lettre de ma sœur; elle dit que tu es un copain de mon petit neveu... Comme elle m'a mis ton adresse, je t'envoie un p'tit colis... Ayant fait la guerre de 14, et n'étant pas encore rappelé, je tiens à te dire que tu es mon filleul de guerre... Maintenant, si tu as un copain pas très heureux, dis lui qu'il m'écrive, je lui trouverai une marraine... Tâche de prendre la vie comme elle vient... Tu vois, moi, il y a vingt-trois ans, j'étais blessé dans la Somme, le ventre ouvert... Et je suis encore là, prêt à aller chatouiller quelques salopards de boches ».

La lettre est accompagnée d'une photo jaunie, de 14-18 représentant, marqué d'une croix, ce parrain inattendu à l'hôpital, au milieu d'un groupe de blessés.

Lorsque le colis arrive, un peu plus tard, Antoine aura la surprise de constater qu'il ne contient que des cigarettes... Mais pas n'importe lesquelles... Il y a toutes les marques... Dans des paquets ouverts... anglaises, américaines, turques, italiennes, arabes... Des blondes, des brunes, des longues, des extra courtes, des curieuses, avec du papier inaccoutumé, parfumé... Il y a des bouts filtrés, des feuilles de tabac, des ninas, de gros cigares, bagués, millésimés qui doivent valoir trois mois de salaire chaque, certains sont entamés...

Qu'est-ce que c'est que ce truc? Il n'y comprend rien notre boujadi... Il ne sait même pas quel est ce petit neveu dont on l'entretient dans la lettre surprenante... En attendant, il pétone à tout va! Ses copains l'ou qui lui font des mamours... Et le plus formidable, c'est que des pacsons comme ça, il en recevra des quantités durant le conflit, de même ceux auxquels il aura donné l'adresse de ce parrain...

Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il aura l'explication... Ce parrain de guerre, Rincanou, c'est son nom, est propriétaire d'une des maisons closes les plus fastueuses de France... Chaque chambre y représente un décor différent depuis les frou-frous voluptueux du grand siècle, jusqu'à la hutte tahitienne en passant par le gourbi marocain... Des filles splendides de toutes contrées y prodiguent leurs charmes... Le champagne coule à flots et n'est pas bon marché... On y fume allégrement le narguillé quand ce n'est pas la Player's ou l'Abdulla... Dans ces cas-là, ces demoiselles ont pour mission de ramasser tout ce qui traîne... Elles demandent une cigarette à leur « invité » puis lui fauchent le paquet en lâchant négligemment :

— « C'est pour mon filleul de guerre ».

Qu'est-ce que vous voulez qu'il réponde, l'autre, dans un tel moment? Il ne peut tout de même pas jouer les radins devant la nana! Il aurait l'air de quoi? Déjà qu'il se trouve assez schnoque dans cette situation.

Le parrain, il mégote pas (façon de parler). Des filleuls, il en a bientôt une dizaine qu'il fournit, ainsi, en fumailles... Dans le fond, c'est un brave mec par rapport aux vicarles qui viennent faire leurs petites sauterelles bitouillards pendant que tant de jeunots se farcissent la duraille... Il n'y a donc pas de raison pour que ces mouilleurs de chagates ne crachent pas au bassinnet... Surtout que la plupart portent l'uniforme... Ça va du pitaine au général en passant par les grades intermédiaires... Plus les notables... Les corps expéditionnaires... Les diplomates et toute la clique des taupins fumeux qui jaspinent sur l'égalitarisme du moment qu'ils sont au-dessus... Ce claqué, c'est pas pour le biffin de deuxième zone... Faut déjà émarger à la sauce à ragout pour y avoir droit... Sans doute que le parrain, dans sa petite tronche d'ancien poilu, c'est ça qu'il se dit : — « Les exploiteurs, faut les faire raquer! » Ça doit le décomplexer.

Ce matin, Médor a groupé tous les hommes de la casemate autour de lui... Ils viennent de toucher un mortier de cinquante, on doit donc l'expérimenter.

Le mortier, c'est une drôle d'arme; lorsque vous avez un objectif à toucher, il faut commencer par faire un tir de préparation... puis un tir de bon fonctionnement... Puis un d'essai... Enfin! un réel. Cela s'obtient en visant d'abord à gauche de la cible envisagée, puis à droite, en avant, en arrière et, finalement, dedans... Si l'on peut.

Médor manipule l'engin avec précaution... Le coup part... On entend le sifflement de l'obus qui perce la couche d'air, traverse l'espace, brutalise le vide, bouscule le zéphir et puis, au-delà d'un champ de maïs, une épaisse fumée blanche surgit suivie, ensuite, du bruit de l'explosion.

Les hommes regardent cela perplexes... La pensée des dégâts humains que cela pourrait produire les rend moroses... Ils imaginent les corps sanguinolents... Du haut du terre-plein de la voie ferrée, Médor appelle :

— Mon Lieutenant! Mon Lieutenant! Le mortier, ça part bien!

— C'est parfait! répond, d'en bas, la voix du lieutenant.

— Oui, très bien, mais...

— Mais quoi?

— Ça part tout seul, répond la voix bégayante du caporal-chef...

Brusquement, l'hiver s'est abattu sur nos bidouillards comme la matraque d'un malfrat sur la coloquinte d'un rentier inoffensif...

Les gardes extérieures deviennent plus pénibles; ils sont gelés, piqués, meurtris par le froid glacial... Les mains sont frillées, violacées, ridées, gercées... Elles ont du mal à accomplir leurs besognes... Le vent réfrigérant congèle les actes et les esprits... Heureuse-

ment, sans doute pour leur permettre de se réchauffer, le commandement a donné l'ordre d'abattre tous les arbres qui subsistent encore, et seraient susceptibles de gêner la vue des axes de tir.

Justement, il y en a une sacrée ribambelle, face à l'ouvrage de Runtzenheim... Alors! ils s'en donnent, les gaillards... Même les plus fainéants sautent sur les haches par crainte de devoir regarder les copains... Ça frappe... Ça cogne... Ça scie hardiment! Oh! le travail n'est pas parfait... Les arbres, si on leur demandait leur avis, ils iraient sûrement à la rouscaille; mais il y a de la bonne volonté... Il faut voir avec quelle joie orgueilleuse l'apprenti bûcheron regarde le géant s'écrouler dans le fracas des branches, sans percevoir le gémissement de son tronc assassiné... Combien de coups de hache inutiles cela a-t-il coûté? Combien d'ampoules dans les paumes qui deviennent calleuses? Combien de jurons entrecoupés par une respiration oppressée? Que de douleur dans les bras, les poignets, les reins? Quelle fatigue aussi! Mais quel plaisir aussi que celui de la destruction... C'est sans doute pourquoi, malgré ce qu'ils prétendent, les humains ne détestent pas intégralement les guerres...

Dans la casemate il fait une température à faire porter des mitaines à un loup-cervier... Tous ces couloirs qui s'entrecroisent, ces souterrains communicants, ces créneaux ouverts, ces portes d'accès, sans cesse utilisées, font qu'il y règne un courant d'air permanent... Les hommes tremblent... Ce n'est pas par peur, comme Turenne, mais de gloglote... Dans leur chambre de repos, aux murs dégoulinants d'humidité, ils se réfugient sous leurs minces couvertures sans parvenir à récupérer... Dehors le vent souffle lugubrement... Antoine pense, avec appréhension, à sa garde qui, cette nuit, débute à quatre heures... Ça ne va pas être de la terne de foie gras... Quel bonheur!

La grande différence entre les combattants de 14 et ceux de 39, vient surtout du fait que les premiers se sont trouvés confrontés à l'action dès le début... La souffrance et la résistance demandées ont été plus physiques et morales. Pour le conflit de 39, ce serait plutôt le contraire dans une certaine mesure... On exige des hommes une force de caractère qui n'est pas obligatoirement donnée à tout le monde, l'attente qu'on leur impose mine leur ténacité... C'est démoralisant en diable! Comment pourra-t-on transformer, brusquement, en guerriers impétueux des gens que l'on aura obligé à vivre en ermites-soldats durant de longs mois de promiscuité irascible... Quels êtres supérieurs auraient fait mieux à leur place? Poser la question, c'est peut-être déjà y répondre.

Dans la baraque, Grazine rouscaille à l'accoutumée. — Qu'est-ce qu'on peut se faire chier! Moi, je me demande pourquoi on se bat!

Lada intervient, c'est son ennemi intime. — Parce que tu te bats, toi? — Ben oui, quoi! J'effeuille pas les marguerites! — Qu'est-ce qu'on branle? J'veus d'mande un peu! Secteur calme, rien à signaler, c'est tout ce qu'ils trouvent à sortir, ces caves!

Mondin renchérit : — A l'arrière, ils s'en balancent de nous... Vous avez vu, ils ne veulent même plus qu'on prenne les émissions étrangères à la T.S.F.

— Ça, c'est encore un truc du gouvernement, non seulement ils nous arrachent la paillasse, mais, en plus, ils veulent nous arracher nos fils électriques.

— Tu sais, les politiciens, c'est toujours du kif; pour eux, on est juste des machines à voter et à casquer en temps de paix, et à se faire baiser la gueule en temps de guerre.

— Eh! bien, qu'ils viennent me le dire ici, ces cons, à coup de pétroire je les recevrai!...

Et, chose bizarre, quelles que soient leurs opinions, tous sont d'accord...

Il faut dire que si nos bidasses sont quelquefois injustes dans leurs propos, ils n'ont pas tout à fait tort quand ils pensent que l'arrière ne leur accorde pas toute l'attention requise.

Dans les journaux, on ne laisse plus qu'une colonne de dix centimètres pour les communiqués officiels... A la rigueur, on commente un peu plus longuement les activités en Mer du Nord où les sous-marins allemands ne s'endorment pas.

Pour le reste, on s'installe dans des hostilités paisibles... Le front n'est plus qu'une toile de fond, un décor pour créer l'atmosphère... On parle surtout des gens de l'heure... Les auteurs en vogue... Les artistes admirés... Les poètes que l'on doit lire.

Dans les rues, les jeunes filles arborent l'imperméable de la vedette féminine de « Quai des brumes »... Dans le métro, on voit encore des affiches : « Et un Pernod pour Arthur », ce dernier étant représenté par une marionnette au nez rouge censée représenter le français moyen abruti par l'alcool... C'est toujours flateur!

On se plonge dans les prophéties de Michel de Nostre Dame transposées en clair... Il paraît qu'elles prédisent la défaite de la France et son envahissement... Les esprits forts ricanent : « Oh! Vous savez, Nostradamus, on lui fait dire ce qu'on veut ».

La Loterie Nationale recommence son petit commerce; la quinzième tranche, qui n'a pas été tirée le 31 août, à cause des événements, l'est le jeudi 5 octobre à Bourguell... Tout va bien, les bonnes habitudes reprennent, on va même jusqu'à affirmer qu'on est bien plus heureux que les teutons qui doivent

« rationner »... Nous on a de tout : du lait, de la viande, du fromage, des légumes, du beurre, du blé, du pinard et du sucre grâce à nos betteraves... Plus ce que nos colonies nous fournissent : café, cacao et fruits exotiques... Y'a pas, on est les meilleurs!

Sur les Champs-Élysées, les terrasses des cafés sont bourrées d'uniformes chamarrés, galonnés qui semblent n'avoir rien à faire de la sainte journée... Même à la salle Wagram, l'ancien bal à Antoine, c'est la java des brodequins...

Au Reichtag, le grand manitou de frisouterie continue d'hurler ses offres de paix... Il faut toujours se méfier des gens qui parlent de pacifisme; ce sont, le plus souvent, les pires sanguinaires, ils s'efforcent constamment de faire croire que les provocateurs ce sont les autres.

Pour les mobilisés (ceux qui ne sont pas sur la ligne du front, il ne faut pas prendre de risques) les vedettes hommes du spectacle continuent de faire leur guignol à ce qu'on appelle le « théâtre aux armées »... Après cela, elles sont invitées à l'Etat-Major du coin, chez le général... C'est tout de même plus supportable que de monter la garde ou se taper les corvées.

Bref! Toujours l'égalitarisme à rebrousse poil, quoi!

Quant aux autres, les trouffions soi disant mollissants, ils se laissent pousser la barbe en biglant d'un sale œil, leur pinard dans lequel ils prétendent qu'on a mis du bromure pour calmer leurs ardeurs chevaleresques.

Une bien drôle d'atmosphère dans un étrange conflit.

Chacun son tour! Antoine est désigné pour partir au repos à Oberhoffen... Lui et ses copains qui l'accompagnent ont reçu l'ordre d'emmener tout leur barda... Mais il n'est pas bon, notre champion, et en planque la moitié sous un tas de planches après avoir prévenu René Brecht.

Le lieutenant, relevé également, prend le commandement de l'équipe. C'est un jeunot de vingt-cinq carats pétant le feu... Le voilà qui part à vive allure à travers les marécages, les champs boueux, les chemins détrempés, les ornières, les obstacles de tous acabits... Les gars, avec tout leur chargement sur le dos, fulminent derrière :

— Il est cylindre, cet empapaouté!
— Mi, j'te l'ciso... L'kébours, ch'est toudi l'même ingince!

Lorsqu'ils arrivent à l'abri, ils sont en eau... Il est sept heures du soir... Il fait noir comme dans le trou du cul d'un mécréant... Comme l'abri ne doit pas être repéré par l'adversaire (qui sait au millimètre près où il se trouve) on interdit d'éclairer... Nos zigotos se cloquent les paturons dans le purin, bousculent le matériel, s'étalent dans les trous s'égratignent contre les tôles...

D'autres types sont déjà arrivés... Tout cela forme une masse compacte dans laquelle ils s'agglutinent... Surviennent alors, tous feux éteints, deux véhicules : un beau petit autocar, et un vieux camion sans bâche... Leurs occupants qui faisaient partie du tour de repos précédent, descendent dans une pagaie indescriptible... Eux aussi se ratatinent dans la gadoue en brillant comme un poupart qui a perdu sa dent de lait... Les officiers en rajoutent, ce qui n'arrange rien... Les chleus, là-bas, pour ne pas être rencardés, faudrait qu'ils soient diantrement sourdingues.

— Tiens! C'est toi, Rabvine!
— Eh! Radiro, ça boume?
— Comment c'est là-bas?
— Aux pommes! On n'en branle pas une, à part quelques gardes!

Les phrases fusent, s'échangent rapidement, les exclamations, les accolades, les rires... Voilà des semaines que ces hommes ne se sont plus rencontrés...

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

A suivre.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 482

HORIZONTALEMENT :

I. - Intégrale. — II. - Naufragés. — III. - Cu. - Aimant. — IV. - Es. - Usé. - Ti. — V. - Ré. - Fan. - E.V. — VI. - Tétine. - Ma. — VII. - Au. - Lt. - Sen. — VIII. - Isle. — Sont. — IX. - Nécessité.

VERTICALEMENT :

1. - Incertain. — 2. - Nauséuse. — 3. - Tu. - L.C. — 4. - Efaufilée. — 5. - Grisant. — 6. - Ramène. - S.S. — 7. - Aga. - Soi. — 8. - Lentement. — 9. - Estivant.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3^e trimestre 1992

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE